

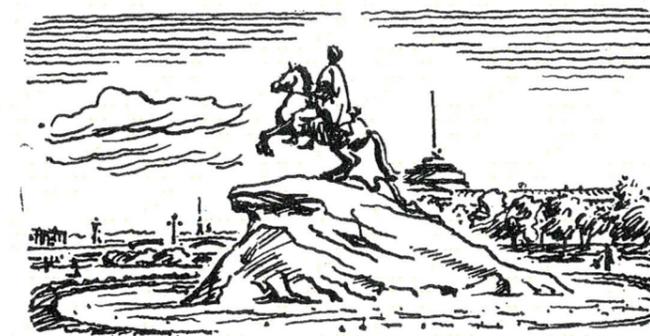
N°6 Bis

Décembre 2000

# Le Porche

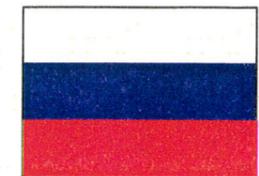
Bulletin de l'Association  
des Amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy  
de Saint Pétersbourg

Jeanne



Charles Péguy

N° ISSN 1291-8032



*Ce numéro du Porche est dédié à la mémoire  
d'Yves Rey-Herme  
(1924-2000),  
en hommage à la fidélité, à la droiture et à la générosité  
de cet ami qui voulut nous accorder sa confiance.*

# SOMMAIRE



A nos amis..... p. 5

**Péguy en Russie** : Le premier article paru en Russie sur Charles Péguy (1915)  
*Présenté et traduit par Romain Vaissermann*..... p. 7

**Péguy en Finlande** : Le seul article paru en Finlande sur Charles Péguy (1946)  
*Présenté et traduit par Yves Avril*..... p. 31

**Deux opinions sur la "Jeanne d'Arc" de Luc Besson :**

- **Les avatars médiévaux du "cinquième type"**, par Pavel Krylov (*Saint Pétersbourg*)..... p. 48

- **"Tu ne tueras point"**, par Yves Avril (*Orléans*)..... p. 50



Chers Amis,

Ce numéro du *Porche* est un numéro exceptionnel : nous ne voulons pas parler ici de sa qualité, dont bien entendu vous serez les seuls juges, mais des matériaux qui le constituent. Depuis quelque temps en effet nous songions à publier deux textes sur Péguy, que nous pouvons dire inauguraux, puisque l'un est le premier article paru en Russie sur cet auteur, et que le second est aussi le premier, et le seul (mis à part les rubriques d'encyclopédies), qui ait été publié en Finlande sur le même auteur. L'un a paru en 1915, peu après la mort de Péguy, l'autre en 1946, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale ; l'auteur du premier est juif ; l'auteur du second est une chrétienne luthérienne.

Nous joignons à cette présentation deux réactions, l'une russe, l'autre française, au récent film de Luc Besson sur Jeanne d'Arc.

Le prochain numéro du *Porche*, le numéro 7, paraîtra en avril-mai prochain, et contiendra les Actes du Colloque de Saint-Petersbourg (juin 2000), colloque de la fin du deuxième millénaire de l'ère chrétienne, et plus modestement, du premier lustre de notre Centre de Saint-Petersbourg. Sa parution coïncidera, et c'est une grande nouvelle pour nous, avec le Colloque franco-russe que nous organisons, grâce à l'appui de la Municipalité d'Orléans et de son maire, Monsieur Jean-Pierre Sueur, les **vendredi 11 et samedi 12 mai 2001 à Orléans**, sur le thème : « *Jeanne d'Arc et Péguy ; France et Russie ; pour une Europe de la lumière* » Nous vous donnerons de plus rapidement possible des informations plus précises, mais d'ici là nous vous demandons de réserver ces dates, afin que nos douze invités de Saint-Petersbourg aient le public que leur courage mérite, et un accueil chaleureux.

Nous vous remercions de votre fidélité, sans vous rien ne serait possible.

Yves Avril,  
Philippe Lamoureux,  
Romain Vaissermann,  
Hélène Daillet-Naveau,  
Sophie Vasset

## Шарль Пегю. <sup>1)</sup>

В середине сентября прошлого года в *Echo de Paris* появилась передовая статья М. Барреса, из которой широкая публика узнала о гибели на берегах Марны одного из выдающихся французских публициста и поэта Шарля Пегю (Péguy). Кто такой был Шарль Пегю? Большая публика мало знала этого писателя. Как издатель «Cahiers de la Quinzaine», он стал немного известен с тех пор, как в этой серии появилась многотомный роман Romain Rolland: «Jean Christophe». Его знали также немного позднее время как поэта, автора книги «Le mystère de la cité de Jeanne d'Arc». В основном прославился же Пегю благодаря нескольким годам тому назад, когда французская академия отказалась присудить ему премию за лучшее литературное произведение и, вместо предлагаемых в таком случае 10,000 франков, дала ему 5,000 фр.

Пегю был более счастлив в тесном кругу своих читателей; к нему относились с большим уважением и видели в нем крупного человека. Вокруг его Cahiers, абонентами которых остались до последнего времени несколько бывших и теперешних министров, собрался большой круг читателей, которые оставались верны поэту и писателю в течение всей его, полной как будто бы резких изменений, литературной деятельности.

Задачей нижеизложенных страниц не является дать биографию Пегю и описать вкратце характер его литературной деятельности. Мы поставили себе целью рассмотреть несколько или, вернее, одной проблемы, которая интересовала Пегю в течение всей его жизни и отношение к

<sup>1)</sup> Содержание Пегю, которое мы пользуемся в настоящей статье, принадлежит к последнему периоду литературной деятельности писателя, когда более всего выразился его философский и религиозный фетишизм. Полной характеристики этого писателя мы не знаем; для этого необходимо бы были монографии, в которых пришлось бы рассмотреть общественную жизнь Франции последних двадцати лет.

## Charles Péguy et Gerschon Séliber

Romain Vaissermann

En 1915, en pleine guerre, loin de France, à des centaines de kilomètres de Paris, de l'autre côté du front, à l'autre bout de l'Europe, à Pétrograd capitale de l'empire tsariste, un article paraît<sup>1</sup> dans une revue politico-littéraire russe, *Rouskaïa Mysl'* c'est-à-dire *La Pensée russe*. Il est consacré à Charles Péguy. C'est le premier écrit de taille sur Péguy en langue russe ; il est très bien informé<sup>2</sup> ; c'est même la première traduction russe d'extraits de l'œuvre de Péguy.

### A. — Un article oublié

L'article est peu connu. André Bourgeois, le fidèle compagnon de Péguy dans l'aventure des *Cahiers de la quinzaine*, a certes eu communication de cet article (voir ci-dessous) grâce à son auteur ; mais l'article, même s'il avait passé sans encombre la frontière, semble être, immédiatement après sa parution, tombé dans l'oubli, du côté russe comme du côté des péguystes, puisqu'il n'est pas répertorié dans l'immense argus de la presse du Centre Charles Péguy d'Orléans. Seul à le recenser bien après sa parution, un chercheur allemand : Hans A. Schmitt<sup>3</sup>, illustrant ici la réputation d'érudition de ses compatriotes. Recension tardive mais qui n'est pas passée inaperçue, encore plus tard, de la grande bibliographie italienne des études sur Charles Péguy écrite par Pia Vergine<sup>4</sup>. Mais les péguystes de ces années<sup>5</sup> étaient plus enclins à relier à tout prix Péguy aux révolutionnaires russes qu'à rechercher si Péguy n'aurait pas été connu du temps de la Russie tsariste, voire plus encore dans l'émigration russe.

Voici la traduction de cet article<sup>6</sup> :

<sup>1</sup> « Charles Péguy » [en russe], *La Pensée russe. Revue mensuelle de littérature et de politique*, vol. 10, an. XXXVI, pp. 32-52, Pétrograd, 1915. Nous ne saurions trop remercier Youri Malinine d'avoir pour nous recherché et copié l'article en question à la Bibliothèque nationale de Russie de Saint-Petersbourg.

<sup>2</sup> Ses sources sont les *Cahiers de la quinzaine* (les *Cahiers* écrits par Péguy et sa prose avant tout : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne, De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle, L'argent, Notre jeunesse*), des ouvrages critiques (l'article nécrologique de Maurice Barrès sur Charles Péguy, l'étude de Daniel Halévy citée plus loin), des souvenirs personnels.

<sup>3</sup> Notice n° 19, « Péguy à l'étranger. Essai d'une bibliographie de 1910 à 1930 », *FACP* n° 36, pp. 23-26.

<sup>4</sup> *Studi su Charles Péguy. Bibliografia critica ed analitica : 1893-1978* et *Supplemento alla Bibliografia di Charles Péguy : 1979-1983*, Milella, Lecce, 1982 et 1985.

<sup>5</sup> Voir l'article de Danielle Bonnaud-Lamotte : « Les Russes et la Russie des années 1900 dans les *Cahiers de la quinzaine* » paru dans *Littérature et société : Recueil d'études en l'honneur de Bernard Guyon* (DDB, 1973, pp. 161-172) et son livre *Charles Péguy et la « Révolution sociale »* (I.Na.L.F., 1991), tous les deux assez représentatifs.

<sup>6</sup> Sont de nous les références aux *Œuvres en prose complètes* de Charles Péguy, éd. de Robert Burac, coll. La Pléiade, Gallimard, 1987-1992 : les sigles A, B et C désignent les volumes I, II et III de cette édition. La marque « ... » a été écrite par Péguy lui-même ; le signe « (...) » signifie que Séliber a effectué là une coupure qu'il a indiquée ; le signe « [...] » signifie que Séliber a effectué là une coupure que nous seuls indiquons, en donnant le texte non recopié sauf s'il dépasse une phrase.

Charles Péguy<sup>7</sup>

À la mi-septembre de l'année passée, *L'Écho de Paris* publia en première page un article de Barrès qui apprit à un large public la mort sur les rives de la Marne d'une des gloires françaises : le publiciste et le poète Charles Péguy. Qui était Charles Péguy ? Beaucoup de Français connaissaient mal cet écrivain. Il fit parler de lui en publiant dans ses *Cahiers de la quinzaine* le roman à épisodes *Jean-Christophe*, de Romain Rolland. Il gagna également quelque célébrité en tant que poète lorsque sortit son livre *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Les quotidiens se mirent il y a quelques années à citer son nom, quand l'Académie française refusa de lui attribuer son grand prix et les 10 000 francs qui allaient avec, pour lui octroyer un prix plus modeste, d'un montant de 8 000 francs<sup>8</sup>.

Péguy fut plus heureux dans le cercle étroit de ses admirateurs. Là, on lui vouait un grand respect et on voyait en lui un homme important. Autour des *Cahiers* — auxquels resta jusqu'au bout abonné un nombre respectable de ministres en activité ou à la retraite — se forma un petit groupe de lecteurs fidèles au poète et à l'essayiste tout au long de sa carrière littéraire, toute pleine qu'elle était de changements brusques.

Les pages qui suivent ne se proposent pas de dresser une biographie de Péguy ni d'énumérer avec exhaustivité les particularités de son œuvre. Nous voudrions saisir les quelques questions (ou la question) auxquelles (ou à laquelle) Péguy accorda un intérêt constant toute sa vie durant. Nous voudrions saisir la valeur sociale et morale de l'œuvre de cet homme remarquable.

Péguy fut d'abord un ardent dreyfusard ; étudiant de l'École normale supérieure, il milita pour la révision du procès qui avait condamné Dreyfus ; ensuite, il sympathisa avec les chefs du socialisme d'alors, dont il se sépara lors du ministère Combes. Par la suite, il se rapprocha du catholicisme au point d'en devenir un fervent, aussi éloigné des représentants du catholicisme officiel que du courant moderniste.

S'il est donc visible que la carrière politique et littéraire de Péguy a bien marqué une évolution et qu'elle se laisse décomposer en périodes, nous pouvons à bon droit nous demander si une certaine idée ne traverse pas en les fédérant toutes ces étapes de l'activité journalistique et proprement littéraire de Péguy. Pour juger de cette question, nous recourrons essentiellement à une œuvre dans laquelle Péguy, se remémorant son enfance, évoque sa position dans l'Église et dans la République, et dans laquelle il soumet certains phénomènes économiques actuels à une critique acerbe<sup>9</sup>.

Péguy en vient au cours de cette œuvre à évoquer des relations qu'il entretient avec ses éducateurs séculiers et spirituels<sup>10</sup> :

« C'était en 1880. C'était donc dans toute la fureur et la gloire de l'invention de la laïcisation<sup>11</sup>. Nous ne nous en apercevions pas. Nous étions pourtant bien placés pour nous en apercevoir. Non seulement les écoles normales, nouvellement créées, [je pense,

<sup>7</sup> Les œuvres de Péguy dont le présent article tirera parti appartiennent à la dernière période de l'auteur, celle où l'auteur explique le plus en détail ses positions philosophiques et religieuses. Nous ne prétendons pas donner ici une image complète de l'homme et de l'écrivain ; une thèse n'y suffirait peut-être pas, car il faudrait y présenter l'histoire de la société française pendant les vingt dernières années (N.D.A.).

<sup>8</sup> C'est en juin 1910 que Péguy reçut de l'Académie non son grand prix de littérature mais le prix Estrade-Delcros (N.D.T.).

<sup>9</sup> Il s'agit de *L'argent* (N.D.T.).

<sup>10</sup> Le philosophe français Bergson, lors d'une conversation avec l'auteur de ces lignes, déclara de Péguy : « Il était libre penseur dans la religion et religieux dans la libre pensée ». Le texte que nous citons montre que cette caractéristique a de profondes racines dans la vie de Péguy et qu'elle apparaît dès l'enfance et l'adolescence de Péguy (N.D.A.).

<sup>11</sup> Séliber donne le mot également en français (N.D.T.).

non seulement les jeunes écoles normales] étaient le cœur et le foyer de la jeune laïcisation, mais notre école normale d'Orléans était une pure entre les pures. Elle était une des têtes et un des cœurs de la laïcisation. M. Naudy<sup>12</sup> personnellement était un grand laïcisateur. Heureuse enfance. Heureuse innocence. Bénédiction sur une bonne race. Tout nous était bon. Tout nous réussissait. Nous prenions de toutes mains et c'étaient toujours de saintes nourritures. Nous allions au catéchisme, le jeudi je pense, pour ne pas déranger les heures de classe. (...) Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves-maîtres. [...] Nous ne nous en apercevions pas. La République et l'Église nous distribuaient des enseignements diamétralement opposés. Qu'importait, pourvu que ce fussent des enseignements. Il y a dans l'enseignement et dans l'enfance quelque chose de si sacré, il y a dans cette première ouverture des yeux de l'enfant sur le monde, il y a dans ce premier regard quelque chose de si religieux que ces deux enseignements se liaient dans nos cœurs et que nous savons bien qu'ils y resteront éternellement liés. Nous aimions l'Église et la République ensemble, et nous les aimions d'un même cœur, et c'était d'un cœur d'enfant, et pour nous c'était le vaste monde, et nos deux amours, la gloire et la foi, et pour nous c'était le nouveau monde. Et à présent... À présent évidemment nous ne les aimons pas sur le même plan, puisqu'on nous a appris qu'il y a des plans. L'Église a notre foi, et tout ce qui lui revient. Mais Dieu seul sait combien nous sommes restés engagés d'honneur et de cœur dans cette République, et combien nous sommes résolus à y rester engagés, parce qu'elle fut une des deux puretés de notre enfance.

Nous étions des petits garçons sérieux de cette ville sérieuse, innocents et au fond déjà soucieux. Nous prenions au sérieux tout ce que l'on nous disait, et ce que nous disaient nos maîtres laïques, et ce que nous disaient nos maîtres catholiques. Nous prenions tout au pied de la lettre. Nous croyions entièrement, et également, et de la même créance, à tout ce qu'il y avait dans la grammaire et à tout ce qu'il y avait dans le catéchisme. Nous apprenions la grammaire et également et pareillement nous apprenions le catéchisme. Nous savions la grammaire, et également et pareillement nous savions le catéchisme. Nous n'avons oublié ni l'un ; ni l'autre. Mais il faut en venir ici à un phénomène beaucoup moins simple. Je veux parler de ce qui s'est passé en nous pour ces deux métaphysiques, puisqu'il est entendu qu'il faut bien qu'il y ait une métaphysique dessous tout. [...]

Tout le monde a une métaphysique. Patente, latente. [...] Nos maîtres avaient une métaphysique. Et pourquoi le taire. Ils ne s'en taisaient pas. Ils ne s'en sont jamais tus. La métaphysique de nos maîtres, c'était la métaphysique scolaire, d'abord. Mais c'était ensuite, c'était surtout la métaphysique de la science, c'était la métaphysique ou du moins une métaphysique matérialiste, (ces êtres pleins d'âme avaient une métaphysique matérialiste, mais c'est toujours comme ça), (et en même temps idéaliste, profondément moraliste, et si l'on veut kantienne), c'était une métaphysique positiviste, c'était la célèbre métaphysique du progrès. La métaphysique des curés, mon Dieu, c'était précisément la théologie et ainsi la métaphysique qu'il y a dans le catéchisme. (...)

Je l'ai dit, nous croyions intégralement tout ce que l'on nous disait. Nous étions des petits bonshommes, sérieux et certainement graves. (...) Nous croyions donc intégralement aux enseignements de nos maîtres, et également intégralement aux enseignements de nos curés. (...) Aujourd'hui je puis dire sans offenser personne que la métaphysique de nos maîtres n'a plus pour nous et pour personne aucune espèce d'existence et la métaphysique des curés a pris possession de nos êtres à une profondeur que les curés eux-mêmes se seraient bien gardés de soupçonner. Nous ne croyons plus un mot de ce qu'enseignaient, des

<sup>12</sup> Naudy dirigeait l'école normale d'Orléans, à laquelle était rattachée l'école où Péguy commença sa scolarité. L'essai *L'argent* se présente comme une introduction à l'étude de Naudy sur l'enseignement primaire en France, étude publiée en 1913 dans les *Cahiers de la quinzaine* (N.D.A.).

métaphysiques qu'enseignaient nos maîtres. Et nous croyons intégralement ce qu'il y a dans le catéchisme et c'est devenu et c'est resté notre chair. [...]

Or nos maîtres laïques ont gardé tout notre cœur et ils ont toute notre confiance. Et malheureusement nous ne pouvons pas dire que nos vieux curés aient absolument tout notre cœur ni qu'ils aient jamais eu notre confiance. » (L'argent, 1913, p. 35-39<sup>13</sup>).

Qu'est-ce qui liait donc si fortement Péguy à ses maîtres laïques ? C'est que ces « maîtres étaient essentiellement et profondément des hommes de l'ancienne France. Un homme ne se détermine point par ce qu'il fait et encore moins par ce qu'il dit. Mais au plus profond un être se détermine uniquement par ce qu'il est. Qu'importe pour ce que je veux dire que nos maîtres aient eu en effet une métaphysique qui visait à détruire l'ancienne France. Nos maîtres étaient nés dans cette maison qu'ils voulaient démolir. Ils étaient de la race, et tout est là. Nous avons très bien que ce n'est pas leur métaphysique qui a mis l'ancienne maison par terre. Une maison ne périt jamais que du dedans. Ce sont les défenseurs du trône et de l'autel qui ont mis le trône par terre, et, autant qu'ils l'ont pu, l'autel.

C'est une des confusions les plus fréquentes, [(et je ne veux pas dire les plus primaires,)] que de confondre précisément l'homme, l'être de l'homme avec ces malheureux personnages que nous jouons. Dans ce fatras et dans cette hâte de la vie moderne on n'examine rien ; il suffit qu'un quiconque fasse quoi que ce soit, (ou même fasse semblant) ; pour qu'on dise, (et même pour qu'on croie), que c'est là son être. Nulle erreur de compte n'est peut-être aussi fautive et peut-être aussi grave. (...)

Les hommes de la Révolution française étaient des hommes d'Ancien Régime. Ils jouaient la Révolution française. Mais ils étaient d'Ancien Régime. Et c'est à peine encore si les hommes de 48 ou nous nous sommes de la Révolution française, c'est-à-dire de ce qu'ils voulaient faire de la Révolution française. Et même il n'y en aura peut-être jamais. Ainsi nos bons maîtres laïques introduisaient, jouaient des métaphysiques nouvelles. Mais ils étaient des hommes de l'ancienne France.

Par contre [et pareillement, par une situation contraire et parfaitement analogue] tous ces grands tenanciers de l'Ancien Régime parmi nous sont comme tout le monde. Ils sont essentiellement des hommes modernes [et généralement modernistes]. Ils ne sont aucunement, et encore moins que d'autres, des hommes de l'ancienne France. Ils sont réactionnaires, mais ils sont infiniment moins conservateurs que nous. Ils ne démolissent pas la République, mais ils s'emploient tant qu'ils peuvent à démolir le respect, qui était le fondement même de l'Ancien Régime. On peut dire littéralement que ces partisans de l'Ancien Régime n'ont qu'une idée, qui est de ruiner tout ce que nous avons gardé de beau et de sain de l'Ancien Régime, et qui est encore si considérable. Ils font figure de ligueurs, ils se sont fait une mentalité de ligueurs, oubliant que la ligue n'était sans doute point une institution de la royauté, mais qu'elle en était une maladie au contraire, et l'annonce et l'amorce des temps futurs, le commencement de l'intrigue et de la foule et de la délégation et du nombre et du suffrage et d'on ne sait quelle démocratie parlementaire. (...)

Nos vieux maîtres n'étaient pas seulement des hommes de l'ancienne France. Ils nous enseignaient, au fond, la morale même et l'être de l'ancienne France. Je vais bien les étonner : ils nous enseignaient la même chose que les curés. Et les curés nous enseignaient la même chose qu'eux. Toutes leurs contrariétés métaphysiques n'étaient rien en comparaison de cette communauté profonde qu'ils étaient de la même race, du même temps, de la même France, du même régime. (...)

Les uns et les autres et avec eux nos parents [et dès avant eux nos parents ils nous disaient,] ils nous enseignaient cette stupide morale, qui a fait la France, qui aujourd'hui encore l'empêche de se défaire. Cette stupide morale à laquelle nous avons tant cru. À laquelle, sots que nous sommes, et peu scientifiques, malgré tous les démentis du fait, à

<sup>13</sup> Dans l'édition originale des Cahiers. Soit C 804-807 dans notre édition de référence (N.D.T.).

laquelle nous nous raccrochons désespérément dans le secret de nos cœurs. [...] Tous les trois ils nous enseignaient cette morale, ils nous disaient qu'un homme qui travaille bien et qui a de la conduite est toujours sûr de ne manquer de rien. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils le croyaient. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que c'était vrai. »<sup>14</sup>

Péguy indique plus loin que la société actuelle est radicalement différente de la société passée, même si cette dernière existait encore il y a peu :

« Nous avons été élevés dans un tout autre monde. On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans entre 1873 et 1880 a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, le peuple, tout court, qu'il a littéralement participé de l'ancienne France, du peuple. [On peut même dire qu'il en a participé entièrement, car] l'ancienne France était encore toute, et intacte. La débâcle s'est faite si je puis dire d'un seul tenant, et en moins de quelques années.

[Nous essaierons de le dire :] Nous avons connu, nous avons touché l'ancienne France et nous l'avons connue intacte. Nous en avons été enfants. Nous avons connu un peuple, nous l'avons touché, nous avons été du peuple, quand il y en avait un. Le dernier ouvrier de ce temps-là était un homme de l'ancienne France et aujourd'hui le plus insupportable des disciples de M. Maurras<sup>15</sup> n'est pas pour un atome un homme de l'ancienne France.

[...] Une femme fort intelligente, et qui se dirige allègrement vers ses septante et quelques années disait : Le monde a moins changé pendant mes soixante premières années qu'il n'a changé depuis dix ans. Il faut aller plus loin. Il faut dire avec elle, il faut dire au-delà d'elle : Le monde a moins changé depuis Jésus-Christ qu'il n'a changé depuis trente ans. Il y a eu l'âge antique, (et biblique). Il y a eu l'âge chrétien. Il y a l'âge moderne. Une ferme en Beauce, encore après la guerre, était infiniment plus près d'une ferme gallo-romaine, [ou plutôt d'une même ferme gallo-romaine,] ou plutôt de la même ferme gallo-romaine, pour les mœurs, pour le statut, [pour le sérieux, pour la gravité,] pour la structure même et l'institution, pour la dignité, (et même, au fond, d'une ferme de Xénophon), qu'aujourd'hui elle ne ressemble à elle-même. [Nous essaierons de le dire :] Nous avons connu un temps où quand une bonne femme disait un mot, c'était sa race même, son être, son peuple qui parlait. Qui sortait. Et quand un ouvrier allumait sa cigarette, ce qu'il allait vous dire, ce n'était pas ce que le journaliste a dit dans le journal de ce matin. Les libres-penseurs de ce temps-là étaient plus chrétiens que nos dévots d'aujourd'hui. Une paroisse ordinaire de ce temps-là était infiniment plus près d'une paroisse du quinzième siècle, ou du quatrième siècle, mettons du cinquième ou du huitième, que d'une paroisse actuelle. » (L'argent, p. 12-13<sup>16</sup>).

En ce bon vieux temps-là, on avait une relation au travail différente de celle d'aujourd'hui : le travail était une prière, et l'atelier était un oratoire.<sup>17</sup>

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même. Une tradition, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait.<sup>18</sup>

<sup>14</sup> *Ib.*, p. 44 (N.D.A.). Soit C 808-811 (N.D.T.).

<sup>15</sup> Charles Maurras, chef actuel des monarchistes français, dont l'organe principal est le journal *Action Française* (N.D.A.).

<sup>16</sup> Soit un passage situé en C 787-788, avant le précédent et non « plus loin » (N.D.T.).

<sup>17</sup> Citation implicite de Péguy ; cf. C 792 (N.D.T.).

<sup>18</sup> Citation implicite et approximative d'un passage situé avant le précédent, en C 791-792 (N.D.T.).

« Ils eussent été bien surpris, ces ouvriers, et quel eût été, non pas même leur dégoût, leur incrédulité, comme s'ils auraient cru que l'on blaguait, si on leur avait dit que quelques années plus tard, dans les chantiers, les ouvriers, — les compagnons —, se proposeraient officiellement d'en faire le moins possible ; et qu'ils considéreraient ça comme une grande victoire. Une telle idée pour eux, en supposant qu'ils la pussent concevoir, c'eût été porter une atteinte directe à eux-mêmes, à leur être, ç'aurait été douter de leur capacité, puisque ç'aurait été supposer qu'ils ne rendraient pas tant qu'ils pouvaient. C'est comme de supposer d'un soldat qu'il ne sera pas victorieux.

Et par suite ou ensemble tous les beaux sentiments adjoints ou connexes[ , tous les beaux sentiments dérivés et filiaux]. Un respect des vieillards ; des parents, de la parenté. Un admirable respect des enfants. Naturellement un respect de la femme. (Et il faut bien le dire, puisque aujourd'hui c'est cela qui manque tant, un respect de la femme par la femme elle-même.) Un respect de la famille, un respect du foyer. Et surtout un goût propre et un respect du respect même. Un respect de l'outil, et de la main, ce suprême outil. [...] L'idée qu'on aurait pu abîmer ses outils exprès ne leur eût pas même semblé le dernier des sacrilèges. Elle ne leur eût pas même semblé la pire des folies. Elle ne leur eût pas même semblé monstrueuse. Elle leur eût semblé la proposition la plus extravagante. C'eût été comme si on leur eût parlé de se couper la main. L'outil n'était qu'une main plus longue, ou plus dure, (des ongles d'acier), ou plus particulièrement affectée. Une main qu'on s'était faite exprès pour ceci ou pour cela. Un ouvrier abîmer un outil, pour eux, c'eût été, dans cette guerre, le conscrit qui se coupe le pouce.

[...]

Notez qu'aujourd'hui au fond ça ne les amuse pas de ne rien faire sur les chantiers. Ils aimeraient mieux travailler. Ils ne sont pas en vain de cette race laborieuse. Ils entendent cet appel de la race. La main qui démange, qui a envie de travailler. Le bras qui s'embête, de ne rien faire. Le sang qui court dans les veines. La tête qui travaille et qui [par une sorte de convoitise, anticipée, par une sorte de préemption, par une véritable anticipation] s'empare d'avance de l'ouvrage fait. Comme leurs pères ils entendent ce sourd appel du travail qui veut être fait. Et au fond ils se dégoûtent d'eux-mêmes, d'abîmer les outils. Mais voilà, des messieurs très bien, des savants, des bourgeois leur ont expliqué que c'était ça le socialisme, et que c'était ça la révolution.

Car on ne saurait trop le redire. Tout le mal est venu de la bourgeoisie. Toute l'aberration, tout le crime. C'est la bourgeoisie capitaliste qui a infecté le peuple. Et elle l'a précisément infecté d'esprit bourgeois et capitaliste.

Je dis expressément la bourgeoisie capitaliste et la grosse bourgeoisie. La bourgeoisie laborieuse au contraire, la petite bourgeoisie est devenue la classe la plus malheureuse de toutes les classes sociales, la seule aujourd'hui qui travaille réellement, la seule qui par suite ait conservé intactes les vertus ouvrières, et pour sa récompense la seule enfin qui vive réellement dans la misère. [Elle seule a tenu le coup, on se demande par quel miracle, elle seule tient encore le coup,] et s'il y a quelque rétablissement, c'est que c'est elle qui aura conservé le statut. » (L'argent, p. 19-21<sup>19</sup>).

Péguy, ainsi donc, s'oppose à la tactique actuelle du socialisme français, engagé dans le syndicalisme ; nous constaterons plus bas que Péguy n'a pas moins critiqué la forme politique prise par ce socialisme. Mais lui-même fut un temps socialiste. De quel socialisme ?

On s'intéressera à sa réponse sur ce point :

« Notre socialisme même, notre socialisme antécédent, à peine ai-je besoin de le dire, n'était nullement antifrançais, nullement antipatriote, nullement antinational. Il était essentiellement et rigoureusement, exactement international. Théoriquement il n'était

<sup>19</sup> C 793-794 (N.D.T.).

nullement antinationaliste. Il était exactement internationaliste. Loin d'atténuer, loin d'effacer le peuple, au contraire il l'exaltait, il l'assainissait. Notre thèse était au contraire, et elle est encore, que c'est au contraire la bourgeoisie, le bourgeoisisme, le capitalisme bourgeois, le sabotage capitaliste et bourgeois qui oblitère la nation et le peuple. Il faut bien penser qu'il n'y avait rien de commun entre le socialisme d'alors, notre socialisme, et ce que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Ici encore la politique a fait son œuvre, et nulle part autant qu'ici la politique n'a défait, dénaturé la mystique. La politique, je dis la politique des politiques, professionnels, des politiciens, des politiques parlementaires. Mais plus encore, sans aucun doute, par l'invention, par l'intervention, par l'intercalation du sabotage, qui est une invention politique, au même titre que le vote, plus encore que le vote, pire, je veux dire plus politique, plus profondément politique, plus encore sans aucun doute les antipolitiques professionnels, les antipoliticiens, les syndicalistes, les antipolitiques antiparlementaires. Nous pensions alors, nous pensons toujours (...) que ce sont les bourgeois et les capitalistes qui ont commencé. Je veux dire que les bourgeois et les capitalistes ont cessé de faire leur office, social, avant les ouvriers le leur, et longtemps avant. Il ne fait aucun doute que le sabotage d'en haut est de beaucoup antérieur au sabotage d'en bas, que le sabotage bourgeois et capitaliste est antérieur, et de beaucoup, au sabotage ouvrier ; que les bourgeois et les capitalistes ont cessé d'aimer le travail bourgeois et capitaliste longtemps avant que les ouvriers eussent cessé d'aimer le travail ouvrier. C'est exactement dans cet ordre, en commençant par les bourgeois et les capitalistes, que s'est produite cette désaffection générale du travail qui est la tare la plus profonde, la tare centrale du monde moderne. Telle étant la situation générale du monde moderne, il ne s'agissait point, comme nos politiciens syndicalistes l'ont inventé, d'inventer, d'ajouter un désordre ouvrier au désordre bourgeois, un sabotage ouvrier au sabotage bourgeois et capitaliste. Il s'agissait au contraire, notre socialisme était essentiellement et en outre officiellement une théorie, générale, une doctrine, une méthode générale, une philosophie de l'organisation et de la réorganisation du travail, de la restauration du travail. (...)

Disons-le ; pour le philosophe, pour tout homme philosophant notre socialisme était et n'était pas moins qu'une religion du salut temporel. Et aujourd'hui encore il n'est pas moins que cela. Nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité par l'assainissement du monde ouvrier, par l'assainissement du travail et du monde du travail, par la restauration du travail et de la dignité du travail, par un assainissement, par une réfection organique, moléculaire du monde du travail, et par lui de tout le monde économique, industriel. C'est ce que nous nommons le monde industriel, opposé au monde intellectuel et au monde politique, au monde scolaire et au monde parlementaire [...]. Par la restauration des mœurs industrielles, par l'assainissement de l'atelier industriel nous n'espérons pas moins, nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité. Ceux-là seuls s'en moqueront qui ne veulent pas voir que le christianisme même, qui est la religion du salut éternel, est embourbé dans cette boue, dans la boue des mauvaises mœurs économiques, industrielles ; que lui-même il n'en sortira point, qu'il ne s'en tirera point à moins d'une révolution économique, industrielle ; qu'enfin il n'y a point de lieu de perte mieux fait, mieux aménagé, mieux outillé pour ainsi dire, qu'il n'y a point d'outil de perte mieux adapté que l'atelier moderne. » (Notre jeunesse, 1910, p. 132-135<sup>20</sup>).

Dans les pages qui suivent, Péguy s'explique à nouveau sur le lien qu'il établit entre le socialisme — qu'il confessait alors — et la question nationale :

« Tel étant notre socialisme, et cela ne faisait alors aucun secret, comme cela ne faisait aucun doute, il est évident que non seulement il ne portait aucune atteinte aux droits légitimes des nations, mais qu'étant, que faisant un assainissement général, et par cela

<sup>20</sup> C 96-98 (N.D.T.).

même, en dedans de cela même un assainissement du nationalisme et de la nation même, il servait, il sauvait les intérêts les plus essentiels, les droits les plus légitimes des peuples. Les droits, les intérêts les plus sacrés. Et qu'il n'y avait que lui qui le faisait. Ce n'était point violer, effacer les nations et les peuples, ce n'était point les fausser, les violenter, les oblitérer, les forcer, leur donner une entorse, mais au contraire, que de travailler à remplacer une substitution, d'un remplacement organique, moléculaire, un champ clos, une concurrence anarchique de peuples forcenés, frénétiques, par une forêt saine, par une forêt grandissante de peuples prospères, par tout un peuple de peuples florissants. Montants dans leur sève, dans leur essence, dans la droiture et la lignée de leur végétale race, libres de l'écrasement des servitudes économiques, libres de la corruption organique, moléculaire des mauvaises mœurs industrielles. Ce n'était point annuler les nations et les peuples. Au contraire c'était les fonder, les asseoir enfin, les faire naître, les faire et les laisser pousser. C'était les faire. Nous avons dès lors la certitude, que nous avons, que le monde souffre infiniment plus du sabotage bourgeois et capitaliste que du sabotage ouvrier. Non seulement c'est le sabotage bourgeois et capitaliste qui a commencé, mais il est devenu rapidement presque total. Et il est si je puis dire entré dans le monde bourgeois comme une seconde race. Il est fort loin au contraire d'avoir pénétré aussi profondément dans le monde ouvrier, à cette profondeur, aussi totalement. Et surtout il n'y est pas du tout le même. Il est fort loin d'y être entré comme une race. [...] Contrairement à ce que l'on croit, le sabotage n'est point inné, né dans le monde ouvrier. Il y est appris. Il y est enseigné dogmatiquement, intellectuellement, comme une invention étrangère. C'est une invention bourgeoise, une invention politique, parlementaire, essentiellement intellectuelle, qui pénètre par contamination et enseignement, intellectuel, par en haut dans le monde ouvrier. Elle y rencontre des résistances qu'elle n'avait jamais rencontrées dans le monde bourgeois. Elle n'y a point bataille gagnée. Elle n'y a point ville prise. Elle y est, somme toute, artificielle. Elle s'y heurte à des résistances imprévues, à des résistances d'une profondeur incroyable, à cet amour séculaire du travail qui enrichissait le cœur laborieux. Le monde bourgeois et capitaliste est presque tout entier, pour ainsi dire tout entier consacré au plaisir. On trouverait encore un très grand nombre d'ouvriers, et non pas seulement des vieux, qui aiment le travail. » (Notre jeunesse, p. 143-146<sup>21</sup>).

Si, pour Péguy, le sabotage est une invention des bourgeois, il ne faut pourtant pas en conclure que cette invention qui leur est propre relève de la nature même de la classe bourgeoise. La bourgeoisie, si elle remplit sa mission et prend à cœur la cause qu'elle sert, acquerra ces vertus qui sont pour l'heure propres à la classe ouvrière. Ces familles bourgeoises le montrent, qui soutiennent et développent l'entreprise qu'elles reçoivent en héritage, et qui le font non seulement par soif de pouvoir ou par appât du gain, mais parce qu'elles s'attachent à leur affaire et comprennent que leur entreprise est un rouage économique nécessaire à la vie du peuple.

Péguy pense que le plus grand tort du monde moderne est de laisser régner en maître l'intellectualisme, qui démultiplie ses pouvoirs et se change, que cela soit conscient ou non, en doctrine métaphysique. L'intellectualisme a déjà oublié les racines qui le relient à la vie. S'appuyant sans cesse sur des schémas artificiels, il entend se soumettre à ces schémas et faire entrer dans leur cadre toute la sainte réalité. Oubliant que ces schémas n'ont qu'une utilité opératoire, qu'ils n'ont part au souffle de l'éternité que pour autant qu'ils ont gardé en eux-mêmes le souvenir de leur origine et pour autant qu'ils sont imprégnés de foi et de charité, l'intellectualisme leur confère une valeur en quelque sorte absolue. Ainsi, tout ce qui vaut pour nous dans l'éternel, se retrouve, sans même qu'on s'en aperçoive, au second plan ; l'éternel disparaît presque totalement, et tout se fait

<sup>21</sup> C 104-105 (N.D.T.).

prisonnier du temporel, de l'éphémère ; le temporel se pare de tous les attributs de l'éternel. Conséquence de ce processus : l'intérêt individuel, à la fois personnel, égoïste et éphémère — qu'il soit l'intérêt de l'homme abstraction faite du reste ou bien l'intérêt de l'humanité, celui de la nation — devient comme une divinité à qui tout doit être sacrifié.

Tout ce processus en vient à fonder sinon une nouvelle religion, du moins une classe sociale entière, fidèle à cette religion inconsciente et futile. Les intellectualistes, qui sont les créateurs des schémas artificiels et qui ne se sentent à l'aise que dans ce qui n'est que schémas, sont aussi les prêtres les mieux placés de cette religion futile. C'est de la sorte un nouveau parti clérical anticlérical qui se forme.

Certes, les partisans des systèmes philosophiques antimétaphysiques contemporains vont se démarquer de toute métaphysique, mais cela ne les empêche pas d'avoir leur propre métaphysique ni même de l'imposer aux autres, lorsque le sort voudra qu'ils occupent une position dominante dans l'État.

Péguy, dans sa lutte contre l'anticléricalisme, luttait contre cette violence exercée par l'État laïque pour imposer sa doctrine. Non contre le droit qu'a le parti intellectuel d'avoir sa propre doctrine, sa métaphysique, même si cette dernière n'est pas même en mesure de soutenir l'examen philosophique le plus élémentaire qui soit. « *Les intellectuels modernes, le parti intellectuel moderne*<sup>22</sup> *a infiniment le droit d'avoir une métaphysique, une philosophie, une religion aussi grossière et aussi bête qu'il est nécessaire pour leur faire plaisir, j'entends sinon le droit civique, du moins le droit social, politique, enfin le droit légal. Cela ne nous ne regarde pas, j'entends comme citoyens, du moins comme contribuables, comme électeurs. [...] Mais ce qui est en cause et ce dont il s'agit, ce qui est le débat, c'est de savoir si l'État, moderne, a le droit et si c'est son métier, son devoir, sa fonction, son office d'adopter cette métaphysique, de se l'assimiler, de l'imposer au monde en mettant à son service tous les énormes moyens de la gouvernementale force.* » (De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne, 1906, p. 67<sup>23</sup>).

C'est en pensant à cette situation que Péguy s'adresse aux instituteurs dans ces pages émouvantes :

« *Pourquoi voulez-vous exercer un gouvernement des esprits. [...] Pourquoi voulez-vous avoir une politique, et l'imposer. Pourquoi voulez-vous avoir une métaphysique, et l'imposer. Pourquoi voulez-vous avoir un système quelconque, et l'imposer.*

*Vous êtes faits pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Apprenez-leur donc à lire, à écrire et à compter. Ce n'est pas seulement très utile. Ce n'est pas seulement très honorable. C'est la base de tout. Il sait ses quatre règles, disait-on de quelqu'un quand j'étais petit. Qu'ils nous apprennent donc nos quatre règles. Je ne veux pas jouer sur les mots, mais sans parler d'écrire ce serait déjà un grand progrès (puisque nous sommes dans un système du progrès), que d'avoir, que d'être un peuple qui saurait lire et qui saurait compter. Et quand avec cela nos instituteurs emploieraient leur activité à sauver ce pays des deux fléaux qui le menacent constamment (la politique et l'alcoolisme)<sup>24</sup>, il y en a là-dedans pour la vie d'un homme et beaucoup voudraient pouvoir en dire autant.*<sup>25</sup>

Péguy n'aime pas cette société qui voit l'intellectualisme, tout dessécher et régner sur tous, qui voit la vie se soumettre à des fins qui lui sont imposées du dehors, qui voit juger de tout en fonction des intérêts superficiels des hommes et qui voit monter au pouvoir des gens pour qui c'est l'intérêt particulier qui compte. L'intérêt de l'État s'identifie alors à l'intérêt d'une classe sociale précise et, pour sanctionner cet état de fait, on dit que c'est le progrès qui le veut.

<sup>22</sup> Séliber donne en note les deux groupes nominaux, difficiles à traduire en russe (N.D.T.).

<sup>23</sup> B 562 (N.D.T.).

<sup>24</sup> Précision donnée par Séliber seul et tirée du co-texte (N.D.T.).

<sup>25</sup> L'argent, février 1913, C 827. Référence non donnée par Séliber (N.D.T.).

Tout le malheur de la vie dans le monde moderne réside dans l'effort que font les intellectuels modernes, les représentants modernes de l'intellectualisme, les gens qui agissent sous le drapeau de cette doctrine, pour *poursuivre leurs fins par les moyens temporels dans les situations temporelles*. Nous préférons que l'*ambitieux pur et simple* ne le cache pas mais le dise au grand jour. *Nous aimons infiniment mieux celui qui fait son métier, ou qui a l'air de faire son métier, l'ambitieux qui exerce (l'ambition) (temporelle) comme une profession reconnue. Nous haïssons l'autre qui se cache derrière de fières paroles. Dans le passé nous regardons d'un tout autre regard les ambitions temporelles des barons, que celles des évêques ; les ambitions temporelles des laïques tout autrement que celles des clercs ; des hommes d'armes que des prêtres. [...] Que des spirituels, que des hommes officiellement intemporels, convoitassent des (biens) temporels, voilà ce qu'au fond nous n'admettons pas, ce que nous ne pouvons pas digérer. [...] Aujourd'hui même [...], quand un ministre, quand un député, [...] quand un journaliste convoite, poursuit un accroissement temporel, une charge, une grandeur, une grosseur temporelle [...]. Nous y consentons, comme à leur métier. [...] Nous n'en souffrons pas. Ni pour eux ni pour nous. Au lieu que nous sommes véritablement gênés [...] « quand au contraire c'est un intellectuel, et même généralement quand c'est un intemporel, quand c'est un professeur », des spirituels, des hommes officiellement intemporels<sup>26</sup> (...) »<sup>27</sup>*

Pour comprendre comment les intellectuels ont réussi à prendre illégalement sous leur coupe le gouvernement spirituel de la société et comment ils sont parvenus à mêler fins temporelles et fins intemporelles, éternelles, il faut se reporter au tableau que Péguy dressera plus tard de la situation politique en France depuis la Révolution française.

*La Révolution française fonda une tradition, amorcée déjà depuis un certain nombre d'années, une conservation, elle fonda un ordre nouveau. Que cet ordre nouveau ne valût pas l'ancien, c'est ce que beaucoup de bons esprits ont été amenés aujourd'hui à penser. Mais elle fonda certainement un ordre nouveau, non pas un désordre, comme les réactionnaires le disent. Cet ordre ensuite dégénéra en désordre(s), qui sous le Directoire atteignirent leur plus grande gravité. Dès lors si nous nommons, comme on le doit, restaurations les restaurations d'ordre, et si nous nommons perturbations les introductions de désordre(s), le 18 brumaire fut certainement une restauration (ensemble, inséparablement républicaine et monarchiste [...]) ; (et surtout à qui il faut bien se garder de comparer surtout le 2 décembre) [...] ; 1830 fut une restauration, républicaine ; 1848 fut une restauration républicaine, et une explosion de la mystique républicaine ; les journées de juin même furent une deuxième explosion, une explosion redoublée de la mystique républicaine ; au contraire le 2 décembre fut une perturbation, une introduction d'un désordre, la plus grande perturbation peut-être qu'il y eut dans l'histoire du dix-neuvième siècle français ; il mit au monde, il introduisit, non pas seulement à la tête, mais dans le corps même, dans la nation, dans le tissu du corps politique et social un personnel nouveau, nullement mystique, purement politique et démagogique ; il fut proprement l'introduction d'une démagogie ; le 4 septembre fut une restauration, républicaine ; le 31 octobre, le 22 janvier même fut une journée républicaine ; le 18 mars même fut une journée républicaine, une restauration républicaine en un certain sens, et non pas seulement un mouvement de température, un coup de fièvre obsidionale, mais une deuxième révolte, une deuxième explosion de la mystique républicaine et nationaliste ensemble, républicaine et ensemble, inséparablement patriotique ; les journées de mai*

<sup>26</sup> Séliber donne l'adjectif français en note parce qu'il est difficile d'en trouver en russe un équivalent (N.D.T.).

<sup>27</sup> Sic, avec citation répétée des deux derniers groupes nominaux. Le passage cite implicitement puis explicitement un passage dont Séliber ne donne pas la référence : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, oct. 1907, B 695-697 (N.D.T.).

*furent certainement une perturbation et non pas une restauration ; la République fut une restauration jusque vers 1881 où l'intrusion de la tyrannie intellectuelle et de la domination primaire<sup>28</sup> commença d'en faire un gouvernement de désordre.*

[...]

*Il faut si peu suivre les noms, les apparences, les aspects, il faut tant se méfier des noms que de même que le deuxième Empire, historiquement, réellement, ne continue pas l'Empire premier, de même la troisième République, historiquement, réellement, ne se continue pas elle-même. [...] Sans qu'il y ait eu en 1881 aucun grand événement, je veux dire aucun événement inscriptible, à cette date la République a commencé de se discontinuer. De républicaine elle est notamment devenue césarienne.<sup>29</sup>*

Comment expliquer cette transformation ? Elle s'explique comme toutes les autres transformations par le fait que « nous prolongeons indûment dans l'action politique, dans la politique, une ligne d'action dûment commencée dans la mystique. Une ligne d'action était commencée, était poussée dans la mystique, avait jailli dans la mystique, y avait trouvé, y avait pris sa source et son point d'origine. Cette action était bien lignée. Cette ligne d'action n'était pas seulement naturelle, elle n'était pas seulement légitime, elle était due. La vie suit son train. L'action suit son train. On regarde par la portière. Il y a un mécanicien qui conduit. Pourquoi s'occuper de la conduite. La vie continue. L'action continue. Le fil s'enfile. Le fil de l'action, la ligne de l'action continue. Et continuant, les mêmes personnes, le même jeu, les mêmes institutions, le même entourage, le même appareil, les mêmes meubles, les habitudes déjà prises, on ne s'aperçoit pas que l'on passe par-dessus ce point de discernement. D'autre part, par ailleurs, extérieurement l'histoire, les événements ont marché. Et l'aiguille est franchie. Par le jeu, par l'histoire des événements, par la bassesse et le péché de l'homme la mystique est devenue politique, ou plutôt l'action mystique est devenue action politique, ou plutôt la politique s'est substituée à la mystique, la politique a dévoré la mystique. (...) Nous n'y faisons pas même attention. Et pourtant la même action, qui était juste, à partir de ce point de discernement devient injuste. (...)

*La même action, qui était propre, devient sale, devient une autre action, sale.*

*C'est ainsi qu'on devient innocent criminel, peut-être les plus dangereux de tous.*

*Une action commencée sur la mystique continue sur la politique et nous ne sentons point que nous passons sur ce point de discernement. La politique dévore la mystique et nous ne sautons point quand nous passons sur ce point de discontinuité. » (Notre jeunesse, 1910, p. 38-40<sup>30</sup>).*

Péguy constate clairement que ses contemporains, autour de lui, ne remarquent pas que la mystique s'est dégradée, qu'elle a dégénéré en politique dans la société française moderne. La vieille génération vit de ses illusions anciennes et pour elle tout se pare des couleurs de la mystique républicaine ; quant à la jeune génération, elle se juge trop intelligente pour avoir un quelconque besoin de mystique. C'est pourquoi se comprend l'inquiétude qui saisit à juste titre la génération à laquelle appartient Péguy ; la situation de cette génération est effectivement tragique : personne ne la comprend ni ne veut la comprendre. Ni la plus vieille génération, ni la plus jeune.

*« Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire (entre nous et nos enfants)<sup>31</sup> a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute*

<sup>28</sup> Séliber note ici que l'expression « domination primaire » vient de ce qui s'appelle en France « enseignement primaire » (N.D.T.).

<sup>29</sup> Citation implicite dont Séliber ne donne pas la référence : *Notre jeunesse*, juillet 1910, C 27 (N.D.T.).

<sup>30</sup> Citation implicite puis explicite de C 28-29 (N.D.T.).

<sup>31</sup> Précision ajoutée par Séliber (N.D.T.).

connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. [...]

Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. [...] Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. C'est-à-dire : le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne sacrifient à rien. Exactement : le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de dérégularisation de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa déchristianisation. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de démythification. C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne, (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. La même incrédulité, une seule incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne. Que nul donc ne se réjouisse, voyant le malheur qui arrive à l'ennemi, à l'adversaire, au voisin. Car le même malheur, la même stérilité lui arrive. Comme je l'ai mis tant de fois dans ces cahiers, du temps qu'on ne me lisait pas, le débat n'est pas proprement entre la République et la Monarchie, entre la République et la Royauté, surtout si on les considère comme des formes politiques, comme des formes politiques, il n'est point seulement, il n'est point exactement entre l'ancien régime et le nouveau régime français, le monde moderne<sup>32</sup> ne s'oppose pas seulement à l'ancien régime français, il s'oppose, il se contrarie à toutes les anciennes cultures ensemble, à tous les anciens régimes ensemble, à toutes les anciennes cités ensemble, à tout ce qui est culture, à tout ce qui est cité. C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, paraît prospérer contre toute culture. » (Notre jeunesse, p. 13-15<sup>33</sup>).

Péguy considère avec tristesse sa génération, celle des hommes de quarante ans :

« Nous sommes entre les deux. Nul ne veut donc nous croire. Ni les uns ni les autres. Pour tous les deux nous avons tort. Quand nous disons aux vieux républicains : Faites attention, après nous il n'y a personne, ils haussent les épaules. Ils croient qu'il y en aura toujours. Et quand nous disons aux jeunes gens : Faites attention, ne parlez point si légèrement de la République, elle n'a pas toujours été un amas de politiciens, elle a derrière elle une mystique, elle a en elle une mystique, elle a derrière elle tout un passé de gloire, tout un passé d'honneur, et ce qui est peut-être plus important encore, plus près de l'essence, tout un passé de race, d'héroïsme, peut-être de sainteté, quand nous disons cela aux jeunes gens, ils nous méprisent doucement et déjà nous traiteraient de vieilles barbes. » (Notre jeunesse, p. 16<sup>34</sup>).

S'adressant alors aux jeunes, Péguy déclare :

« Mais prenez garde. Quand vous parlez à la légère, quand vous traitez légèrement, si légèrement la République, vous ne risquez pas seulement d'être injustes, [...] vous risquez plus, dans votre système, même dans vos idées, vous risquez d'être sots. [...] Vous oubliez, vous méconnaissez qu'il y a eu une mystique républicaine ; et de l'oublier et de la

<sup>32</sup> Séliver dans une note donne ici l'expression de Péguy en français (N.D.T.).

<sup>33</sup> C 10-11 (N.D.T.).

<sup>34</sup> C 12 (N.D.T.).

méconnaître ne fera pas qu'elle n'ait pas été. Des hommes sont morts pour la liberté comme des hommes sont morts pour la foi. Ces élections aujourd'hui vous paraissent une formalité grotesque, universellement menteuse, truquée de toutes parts. Et vous avez le droit de le dire. Mais des hommes ont vécu, des hommes sans nombre, des héros, des martyrs, et je dirai des saints, — et quand je dis des saints je sais peut-être ce que je dis —, des hommes ont vécu sans nombre, héroïquement, saintement, des hommes ont souffert, des hommes sont morts, tout un peuple a vécu pour que le dernier des imbéciles aujourd'hui ait le droit d'accomplir cette formalité truquée. Ce fut un terrible, un laborieux, un redoutable enfantement. Ce ne fut pas toujours du dernier grotesque. Et des peuples autour de nous, des peuples entiers, des races travaillent du même enfantement douloureux, travaillent et luttent pour obtenir cette formalité dérisoire. Ces élections sont dérisoires<sup>35</sup>. Mais il y a eu un temps, mon cher Variot, un temps héroïque où les malades et les mourants se faisaient porter dans des chaises pour aller déposer leur bulletin dans l'urne.

[...]

Ces élections sont dérisoires. Mais l'héroïsme et la sainteté avec lesquels, moyennant lesquels on obtient des résultats dérisoires, temporellement dérisoires, c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré au monde. C'est tout ce qu'il y a de plus beau. Vous nous reprochez la dégradation temporelle de ces résultats, de nos résultats. Voyez vous-mêmes. Voyez vos propres résultats. [...] La dégradation de la mystique en politique n'est-elle pas une loi commune.

Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique. [...] La question, importante, n'est pas, il est important, il est intéressant que, mais l'intérêt, la question n'est pas que telle politique l'emporte sur telle ou telle autre et de savoir qui l'emportera de toutes les politiques. L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système LA MYSTIQUE NE SOIT POINT DÉVORÉE PAR LA POLITIQUE À LAQUELLE ELLE A DONNÉ NAISSANCE. » (Notre jeunesse, p. 25-27<sup>36</sup>).

Péguy est le seul à s'élever autant contre ceux qui dans les écoles passent sous silence la mystique qui existait dans l'ancienne France, sous l'ancien régime, que contre les monarchistes français qui aujourd'hui méprisent cette mystique de l'ancienne France qui apparut dans la mystique républicaine, dans la mystique de la révolution. Optimiste quant à la génération à venir, Péguy estime qu'elle retrouvera une mystique, car tout fait croire que les deux mystiques vont reflourir à la fois, la républicaine et la chrétienne (Notre jeunesse, p. 17<sup>37</sup>).

On ne peut rester insensible à la lecture des lignes dans lesquelles Péguy affirme que le monde moderne avilit, qu'il avilit même la mort. Cette idée se trouve exprimée dans un passage relatif à l'enterrement de Berthelot le célèbre chimiste.

Comme il y a là de vérité et de profonde vérité ! L'émotion qui se ressentait encore dans les temps anciens lors de diverses cérémonies et qui apparaissait même à certains moments de notre quotidien, triomphants ou non, a disparu on ne sait où et — chose encore pire — semble même attirer les sarcasmes de la jeune génération.

Dans les temps anciens, tout se fondait sur la considération, sur le respect. Aujourd'hui on ne respecte plus rien. Le respect, qui consistait à s'incliner devant la puissance spirituelle, a disparu ; aujourd'hui, on ne respecte que la puissance matérielle, on ne

<sup>35</sup> Péguy écrit ces lignes à l'époque des élections de 1910 (N.D.A.).

<sup>36</sup> C 19-20 (N.D.T.).

<sup>37</sup> Citation implicite mais dont Séliver donne la référence ; C 12 (N.D.T.).

s'incline que devant elle. *Sous les anciens régimes, la gloire était une puissance presque uniquement spirituelle. [...] Tout est allé aux seules puissances de force qui fussent demeurées, aux puissances d'argent.*<sup>38</sup>

Reliant la puissance de l'argent à ces deux constatations que plus personne n'aime à travailler et que plus personne ne croit en rien, Péguy aborde l'une des questions les plus douloureuses de notre temps. Cette question joue peut-être un rôle fondamental dans les événements majeurs qui se produisent sous nos yeux. Les diverses solutions que l'on peut y apporter n'expliquent-elles pas en partie l'affrontement des cultures auquel nous assistons aujourd'hui ?

Que l'on n'aille pas penser que l'argent doit susciter notre mépris : « *Mais l'argent est hautement honorable, on ne saurait trop le redire. Quand il est le prix et l'argent du pain quotidien.* »<sup>39</sup> et les hommes dont le rôle est de mettre en vente des actions ont également une fonction plus qu'honorable si elle ne sort pas du cadre imparti à l'arbitrage entre les valeurs en vente. Mais il n'en est pas ainsi, hélas, aujourd'hui : l'emprise qu'a l'argent sur toutes choses fait que le travail humain devient une valeur sur laquelle, comme de toute valeur, on spéculé en bourse.

D'un autre côté, si l'argent donne le pouvoir dans la société actuelle, alors les gens utiliseront divers moyens — qui n'ont rien à voir en eux-mêmes avec la question financière — pour obtenir cet argent, pour atteindre ces biens matériels.

Ainsi donc un changement de mentalité dans l'industrie et dans l'économie cause un changement similaire dans les esprits et dans les mœurs de la société ; à son tour, ce changement réagit sur les comportements économiques.

Bien sûr, nous ne nous trouverons pas dans l'œuvre de Péguy un exposé exhaustif des problèmes soulevés par l'amour du travail et le pouvoir de l'argent : Péguy est un prophète et un moraliste<sup>40</sup> ; son regard sur les nécessités économiques, sur les nécessités humaines, sur nos nécessités personnelles, par lesquelles nous sommes prêts à justifier bien des choses, ne correspond pas toujours au nôtre ; il flagelle certains, en guérit d'autres et, prompt à voir le péché agir dans tout, ne veut pas tenir compte des circonstances, et s'élève contre elles.

Nous avons consacré notre article à une seule question ou presque, à l'un des aspects de la philosophie de Péguy, à sa vision mystique, religieuse de la société, sans même aborder ce qui est à proprement parler sa mystique religieuse et qui s'exprime dans ses œuvres poétiques.

Nous voudrions revenir maintenant à la question que nous nous étions posée au seuil de cet article. Péguy a bien changé pendant une carrière courte mais riche en tempêtes et inquiétudes. Il perdit en partie ses idéaux de jeunesse pour se consacrer à d'autres. Mais

<sup>38</sup> Citation implicite et dont Séliber ne donne pas directement la référence ; c'est *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* qui évoque l'enterrement de Marcelin Berthelot (notamment B 772-722) ; le passage cité est en B 700. Berthelot fut l'élève puis le collaborateur de Mentchikov, qui joua un grand rôle dans l'intégration de Séliber à l'Institut Pasteur (voir plus loin). N.D.T.

<sup>39</sup> B 824.

<sup>40</sup> Les œuvres de Péguy, par leur construction comme par leur méthode de raisonnement, sont loin de ressembler aux travaux scientifiques ; ce sont des livres de publiciste, de polémiste, de moraliste : les propositions énoncées ne se prêtent pas toujours à démonstration ; le style des phrases a la particularité de faire grand usage des répétitions. Il se peut que le lecteur qui tombe pour la première fois sur un livre de Péguy ait besoin de surmonter une sorte de résistance intérieure pour suivre attentivement les pensées de Péguy ; mais ensuite, une fois familiarisé avec la manière de cet auteur, le lecteur fera connaissance avec le philosophe, le véritable philosophe qui apparaît en filigrane dans les œuvres de Péguy. Un historien, un philosophe, tout lecteur éclairé trouvera chez Péguy beaucoup d'intéressantes idées. L'on disait de Péguy, moitié pour rire, que sa boutique sise au 8 rue de la Sorbonne (la Boutique des *Cahiers de la quinzaine*) concurrençait la Sorbonne — Péguy eût précisé : la nouvelle Sorbonne, non l'ancienne (N.D.A.).

n'y a-t-il rien qui, tel un fil rouge, coure toute son œuvre ? Péguy, peut-on répondre, a effectivement toujours respecté l'expression de toute pensée sincère, il a mis au-dessus de tout la liberté d'exprimer sincèrement sa pensée ; il n'a pas conquis les dieux des autres ni renié ses dieux ; il a gardé au contraire dans le fond de son cœur un certain attachement aux idoles qu'il délaissait.

Daniel Halévy, un ami de Péguy, a très bien formulé cette idée dans le livre qu'il a consacré à Péguy<sup>41</sup>. Voici ce qu'il en dit :

« *Révolutionnaire ou chrétien, c'est toujours la même femme, la même sainte qu'il entend. Femme, elle n'était pas dispensée d'être sainte ; sainte, elle ne cesse jamais d'être femme. La grâce qu'elle a reçue l'assiste en ses tâches. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit un vaillant dicton de paysannerie. Ce dicton s'accorde avec le travail de Péguy.*

*Son mystère est chrétien : de quel christianisme ? Nullement protestant : la multitude des saints et des anges est présente ; nullement moderniste : tout ce merveilleux est réel ; catholique, et d'un catholicisme fervent ; mais nullement clérical : ces paysans ignorent leur curé, une nonne qui passe figure toute l'Église instituée. C'est un catholicisme jeune et, comme l'a fort bien observé un éminent lecteur, M. Maurice Barrès, « capable de désordres immenses » ; un catholicisme antérieur à cette Renaissance et à cette Réforme, qui l'une lui disputa les arts et l'autre la spiritualité libre. Tous ces sentiments exprimés par Péguy sont identiques à l'orthodoxie, mais leur identité n'est jamais un conformisme, jamais une obéissance. Ils existent parce qu'ils existent, vrais dans le cœur de ces paysans comme leur langage est vrai dans leur bouche. Voici, non pas reconstituée pour nous par le labeur d'un érudit, mais ranimée par l'inspiration d'un poète, la foi d'un peuple qui donnait, plus qu'il n'empruntait à l'Église, son élan. L'Église est née de la prairie, disait Barrès ; selon Péguy, elle naît du peuple.*

*Ainsi cette œuvre si religieuse n'est nulle part dévotieuse, et elle s'épanouit en chacun de ses mots avec une entière liberté. Pensons à la poésie franciscaine : celle du mystère de Péguy est pareille, quoiqu'inspirée par le génie d'un peuple différent. Lorsqu'ils écoutent saint François, les paysans d'Ombrie laissent leurs outils et font serment de ne jamais s'armer. Si les paysans français, écoutant Jeanne, laissent un instant leurs outils, c'est pour s'armer. Les saintes que Péguy glorifie sont humaines et laborieuses. C'est Jeanne d'abord, et puis c'est Geneviève, patronne de Paris, qui sauve sa ville natale et la fournit de pain. Charles Péguy nous exprime l'héroïsme foncier de la race dans sa fraîcheur et sa verdure les plus vives. Cet héroïsme, greffé d'un autre plant, il donne d'autres fruits, autres par la forme et la saveur, non par l'essence. Ce même Péguy, l'auteur du Mystère de la charité, est le dernier écrivain français qui ait osé et su chanter les conscrits de la Révolution.*

*Il ne permet pas qu'on l'oublie. Révolutionnaire, il n'avait jamais jeté la pierre au croyant chrétien. Chrétien, jamais il ne jette la pierre à l'homme qui vit dignement en dehors des Églises et des cultes. Péguy ne retranche rien de son ancien amour pour la vie humainement laborieuse, lucide et nette, et régulière en son labeur ; rien de son ancien amour pour la science : il n'attaque jamais que l'immodestie du savant. Il cultive, il approfondit la mystique du salut ; mais il ne diffame, ne néglige jamais la mystique de la cité. [...] Michelet, pour Claudel un infâme, reste pour Péguy un aîné et un compagnon, sinon un maître. » (p. 129-132<sup>42</sup>).*

G. Séliber

(Trad. Romain Vaissermann)

<sup>41</sup> *Quelques nouveaux maîtres*, « Les Cahiers du Centre », 1914, Paris, Figuière (N.D.A.).

<sup>42</sup> Séliber arrête sa citation à la page 131 en réalité (N.D.T.).

\*\*\*

Un inconnu signe cet article : « G. Seliber » — « G. » comme « Gerschon », prénom juif<sup>43</sup>, et « Séliber » avec francisation. Qui est cet énigmatique russe qui connaît si bien Péguy et peut le citer abondamment ? Il partage son existence entre Paris et Saint-Petersbourg, ce qui fait — à tort — penser à certains qu'il est en réalité français<sup>44</sup>.

Séliber n'a pas seulement écrit un article sur Charles Péguy, il a même correspondu avec lui. Voici le texte de sa correspondance<sup>45</sup> établi par Yves Avril et annoté par nous.

### B. — Correspondance inédite

Lettre n° 1, de Charles Péguy à Gerschon Séliber, en 1900 ou plutôt 1906 :

mardi 21 juin

Monsieur G. Seliber  
4, rue Léopold-Robert  
Paris XIV

Un de mes amis les plus proches,  
qui est dans l'industrie<sup>46</sup>, a un  
très grand besoin de savoir comment  
préparer une solution très concentrée  
de manganèse colloïdal<sup>47</sup>.

Nous savons d'autre part que cette  
solution a été obtenue à l'Institut  
Pasteur<sup>48</sup>, et, nous dit-on, par M.  
Trillat.<sup>49</sup>

<sup>43</sup> Moïse et Tsiporah eurent comme fils Guerschon (*Guer* signifie en hébreu « émigré résident » par différence avec le *goy*, « ressortissant étranger »), d'où viennent les Guerschonites (*Exode* 6.16-17 ; *Nombres* 3.17-21). Voir Musée de la diaspora, *Guide des patronymes juifs*, Actes Sud, 1996, p. 114.

<sup>44</sup> C'est même un Russe qui s'y trompe : Basile Zenkovski, *Histoire de la philosophie russe* [en russe], « Introduction », tome I, YMCA-Press, 1948, p.26.

<sup>45</sup> Au sens large : les correspondances qu'il a eues avec Charles Péguy, la boutique-librairie des *Cahiers de la quinzaine*, et André Bourgeois sont en fait chacune des singletons — à quoi nous ajoutons une lettre qui concerne Séliber. Tous les documents sont consultables au Centre Charles Péguy d'Orléans, que nous remercions de nous avoir autorisé à les reproduire.

<sup>46</sup> Non identifié.

<sup>47</sup> Notons à ce sujet la proximité textuelle qui existe dans la *Note conjointe* entre les colloïdes (que Péguy évoque encore en B 1508) et la fameuse théorie de Péguy relative à la mouillature des hommes à la grâce (C 1310 ; nous soulignons) : « Dans la physique de la mouillature au contraire [de la « physique ordinaire »], dans la physique de l'humectation, (et elle est la même que la physique du ménisque, et de l'équilibre des surfaces liquides, et de la formation des gouttes et gouttelettes ; et des atmosphères ; et des dispersions ; et des solutions colloïdales ; et peut-être des autres solutions), l'accrochement, et par lui la causation ne joue pas toujours. »

<sup>48</sup> Sur la vie à l'Institut dans cette période, lire la somme novatrice : *La Famille pasteurienne. (Le personnel scientifique permanent de l'Institut Pasteur entre 1889 et 1914)*, D.E.A. rédigé sous la direction de J.-P. Goubert, E.H.E.S.S., 1999. La présente étude doit beaucoup à ce mémoire. Sandra Legout, son auteur, a grandement facilité nos recherches à l'Institut Pasteur.

<sup>49</sup> Jean-Joseph Auguste Trillat [1861-1944], chargé à l'Institut Pasteur, de 1900 à 1904, du cours d'analyses puis promu en 1905 chef du Service des recherches appliquées à l'Hygiène. Trillat a de fait travaillé dans la première partie de sa carrière (de 1885 à 1889) sur l'aldéhyde formique (procédé par catalyse), puis en chimie appliquée (1888-1904) et parallèlement en chimie pure (de 1889 à 1905) sur de nouvelles méthodes de diverses préparations chimiques, avant de se consacrer à des questions d'hygiène, de la désinfection (1889-1904) à l'épidémiologie (1906-1921). En chimie appliquée, on notera ses exposés sur les « Influences activantes et paralysantes agissant sur le manganèse envisagé comme porteur d'oxygène », sur « L'influence activante d'une

Vous nous rendriez le plus grand  
service si vous pouviez nous commu-  
niquer dans les plus brefs délais les  
termes de cette préparation<sup>50</sup>.  
Je suis votre affectueusement dévoué

Charles Péguy

\*\*\*

Lettre n° 2, des Cahiers de la quinzaine à Nicolas Lossky<sup>51</sup>, dimanche premier mars 1913:

samedi premier mai 1913

Monsieur Nicolas Lossky  
professeur de philosophie  
Kabinetskaïa, 20  
Saint-Petersbourg

Monsieur,

Suivant avis de M. G. Seliber nous vous adressons par le même courrier un exemplaire de  
*Joseph de Tonquédec*<sup>52</sup>. — *Dieu dans « l'Évolution créatrice »*.

Nous vous prions de vouloir bien nous adresser

la  
somme de 1 Fr.20 pour cet envoi.

matière albuminoïde sur l'oxydation provoquée par le manganèse » ou « Sur le rôle d'oxydases que peuvent jouer les sels manganéux en présence d'un colloïde » (dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, respectivement : 1903, t. II, p. 922 ; 1904, t. I, p. 94 ; 1904, t. I, p. 274). Voir la *Notice sur les titres et travaux scientifiques de A. Trillat*, Laval, Barnéoud, 1921 et les mémoires présentés dans le *Bulletin de la Société chimique*, Paris, 1904, pp. 190, 351, 807, 811.

<sup>50</sup> Dans un colloïde, à la différence d'une solution homogène à l'équilibre, on observe une suspension stabilisée. Les termes de la préparation sont impossibles à donner précisément, faute de savoir s'il s'agit de manganèse sous sa forme métallique — auquel cas il réagirait avec l'eau —, sous sa forme ionisée Mn<sup>2+</sup> ou sous une forme intermédiaire. Le tour de force consistait probablement à empêcher la retombée du manganèse en suspension. Peut-être Trillat fit-il intervenir les atomes d'oxygène de l'aldéhyde formique — qu'il étudiait à l'époque — pour complexer une solution de Mn<sup>2+</sup> et la stabiliser.

<sup>51</sup> Nikolaï Onoufriévitch Lossky [1870-1965], philosophe russe. Après avoir soutenu en avril 1907 sa thèse de doctorat sur *Le Fondement de l'intuitivisme*, et fondé en 1912, avec E. L. Radlov, la revue *Nouvelles idées philosophiques*, il publie plusieurs travaux sur Bergson : « Les défauts de la théorie bergsonienne de la connaissance et leurs conséquences sur la métaphysique bergsonienne » (*Voprossy filosofii i psikhologii*, Moscou, n° 3 / 118, pp. 224-235, 1913) qui deviendra le chapitre sept de *La Philosophie intuitive de Bergson* (Moscou, Pout', 1913 ; 2<sup>e</sup> édition en 1914, 3<sup>e</sup> en 1922) ; la monographie « Bergson » (*in Les Nouvelles de la Bourse*, éd. nat., 23 déc. 1916) ; le compte rendu de « H. Bergson. *Les Deux sources de la morale et de la religion* » (*in Cité nouvelle*, n° 2 ou 5, pp. 99-101) ; le chapitre 20, « L'actualisme organique de Bergson », de *l'Introduction générale à la philosophie* (Possev, Francfort, 1956). Lossky collabore dès 1909 à la revue *La Pensée russe*.

<sup>52</sup> Le père Joseph de Tonquédec [1868-1962], spécialiste de l'histoire des sciences, d'Aristote, de Saint-Thomas d'Aquin et de Bergson, a publié un premier article, « Comment interpréter l'ordre du monde ? » (*Les Études*, 5 mars 1908), puis « M. Bergson est-il moniste ? » (*ibidem*, 20 février 1912) où il donne des lettres de Bergson adressées à lui. Il a réuni ces articles dans une plaquette intitulée *Dieu dans « L'Évolution créatrice »* (1912) puis — en compagnie d'autres articles issus entre autres d'*Études*, de *la Revue critique des idées et des livres* — dans un recueil qu'il a intitulé *Sur la philosophie bergsonienne* (Beauchesne, 1936, 243 pp.). Un grand merci à Paul Arnaud à qui je dois ces renseignements.

*Veillez bien recevoir, monsieur, nos sincères salutations,*

*André Bourgeois*

\*\*\*

Lettre n° 3, adressée de la librairie des *Cahiers de la quinzaine* à Gerschon Séliber, sans date [vendredi 5 ou lundi 8 septembre 1913] :<sup>53</sup>

*Monsieur G. Seliber  
4, rue Léopold-Robert  
Paris XIV*

*Monsieur,  
Quelques minutes après votre passage aux « Cahiers », le libraire est venu m'annoncer que l'ouvrage que vous avez demandé : Tonquédec. — Dieu dans la Philosophie de Bergson.<sup>54</sup> — manque en ce moment et que nous ne pourrons l'avoir que dans quelques jours, pas avant jeudi probablement. Veillez bien recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments particulièrement dévoués.*

*Bourgeois André*  
\*\*\*

Lettre-carte n° 4, de Gerschon Séliber à André Bourgeois, 26 décembre 1915 :

*Petrograd 13/26 décembre 1915<sup>55</sup>*

*Cher Monsieur Bourgeois,  
Je vous écris à l'adresse des Cahiers<sup>56</sup>  
et j'espère qu'on vous fera parvenir cette carte. Lorsque j'ai quitté Paris au mois d'octobre de l'année passée M. Bergson m'a dit que vous vous trouviez dans le Midi où vous vous occupez de l'instruction de jeunes soldats mais c'était déjà il y a déjà 14 mois. Où vous trouvez-vous à présent ? J'ai publié, il n'y a pas longtemps un article sur Péguy [dans une revue russe]<sup>57</sup>. Je vous l'en-*

<sup>53</sup> Datation prudente de Jacques Brothier (archives de sa collection privée) : entre jeudi 4 et lundi 8 septembre 1913, dates des lettres qui entourent la présente.

<sup>54</sup> Sans doute un *lapsus calami* d'André Bourgeois pour : « Dieu dans l'Évolution créatrice ».

<sup>55</sup> La lettre est écrite de la ville qui s'est nommée successivement dans l'Histoire (Saint-)Pétersbourg, puis pendant la Première Guerre mondiale *Péetrograd*, puis *Léningrad* sous l'Union soviétique et à nouveau (Saint-)Pétersbourg dans la Russie actuelle. Nous abrègerons désormais *Saint-Pétersbourg* en *SPb*. La lettre est datée avec les deux styles appliqués en Russie : la première date est celle du calendrier julien, en usage encore aujourd'hui dans l'Église orthodoxe ; la deuxième date, celle de notre calendrier grégorien.

<sup>56</sup> *I. e.* au 8 rue de la Sorbonne, dans la cinquième arrondissement de Paris.

<sup>57</sup> Ajout manuscrit. C'est l'article dont le texte référencé est cité au début du présent article.

*verrai dans quelques jours avec mon article sur la philosophie russe, dont vous avez eu l'obligeance de lire les épreuves<sup>58</sup>.*

*J'ai encore une dette à acquitter aux Cahiers, je vous serai très reconnaissant de bien vouloir m'informer, quelle somme je vous dois ; si cela n'est pas pressé, je vous enverrai l'argent que dans quelque temps, car l'argent la monnaie française est très chère à présent ici.*

*Mes meilleurs souhaits et vœux pour la nouvelle année. Je vous prie croire à mes meilleurs sentiments. G. Seliber*

[ajout à gauche perpendiculairement au texte ci-dessus]  
*J'ai voulu vous écrire l'année passé lorsque j'ai appris la mort du noble et courageux Péguy, mais je ne l'ai pas fait*

Figurent sur cette lettre n° 4 :

- plusieurs cachets de la Poste :

*13, 15 et 30 décembre 1915*

- le nom de l'expéditeur :

*Env. Seliber*

*Verliskia 33 Petrograd*

- une mention de la censure<sup>59</sup> que nous traduisons du russe :

*CARTE POSTALE*

*OUVERT PAR LA CENSURE MILITAIRE*

*VILLE DE PETROGRAD*

*CENSEUR MILITAIRE N°192*

\*\*\*

### C. — Bribes bio-bibliographiques sur Gerschon Séliber

#### 1. — Rencontre avec Péguy

Comment Séliber a-t-il donc connu Charles Péguy ? Nous donnerons cinq hypothèses plausibles, par ordre de probabilité croissante :

- 1 - par le milieu russe socialiste que connaissait Lucien Herr, qui lui-même parlait russe pour avoir fait quelques voyages en Russie ;
- 2 - par les collaborateurs du laboratoire de Pasteur à l'E.N.S., rue Vauquelin puis rue d'Ulm<sup>60</sup> ? 11 % des membres de l'Institut entre 1889 et 1914 sont en effet recrutés comme

<sup>58</sup> L'on sait que Bourgeois remplaçait même parfois Péguy pour la correction des épreuves de textes des *Cahiers de la quinzaine*. L'envoi a-t-il été fait ? Cela est probable. L'article de philosophie en question semble être « La pensée russe présente-t-elle des tendances originales en philosophie ? » d'août 1914, voire « La philosophie russe contemporaine » de 1912. Articles de la *Revue philosophique* (voir ci-dessous).

<sup>59</sup> Voici un témoignage qui confirme ce qu'écrivait Danielle Bonnaud-Lamotte : que des témoignages étaient conservés au Centre Charles Péguy d'Orléans de renvois par la censure de *Cahiers de la quinzaine*. Cette censure militaire était aussi en vigueur en France pour les courriers à destination de l'étranger.

<sup>60</sup> Collaborateurs tels que Auguste Fernbach [1860-1939], qui poursuivit — comme Séliber — des études en Allemagne avant de travailler avec Duclaux, comme préparateur à la Sorbonne tout d'abord. Michel Morange, « Pasteur et l'École normale supérieure », *Le Courrier de l'école normale supérieure*, n° 26, mars 1995, pp. 1-2 ;

anciens collaborateurs de Pasteur... et la *Boutique des Cahiers* de Péguy fournissait, en tant que librairie, l'Institut Pasteur<sup>61</sup> ;

3 - par un voisin de rue de Gerschon Séliber, à savoir Félicien Challaye, qui — jeune agrégé professeur de philosophie — habitait en 1905 (lors de la fameuse commandite des *Cahiers*) et encore en 1913 au 1 rue Léopold-Robert<sup>62</sup> ; voire par un autre voisin, moins immédiat, à savoir Étienne Avenard, qui — lui aussi lors de la commandite — logeait au passage Gourdon dans le même arrondissement ;

4 - par un des protecteurs de Gerschon Séliber, c'est-à-dire Gaston Bonnier [1853-1922]<sup>63</sup>, professeur à la Sorbonne qui résidait au 15 rue de l'Estrapade, non loin de Charles Péguy à l'époque où ce dernier, jeune marié, et sa femme habitaient au 7 rue de l'Estrapade, dans un petit appartement qui se libéra dans l'immeuble où vivaient ses beaux-parents (d'octobre 1897 à juillet 1899).

5 - par Émile Duclaux [1840-1904] que Péguy désigne respectueusement comme « *notre maître Émile Duclaux* » dès novembre 1900<sup>64</sup> ? Il est en effet curieux de constater que Duclaux et Bergson furent pour Séliber et pour Péguy deux maîtres, alors que ces maîtres ne se connaissaient pas à l'origine<sup>65</sup>.

## 2. — Études d'un microbiologiste

Séliber était probablement un juif russe de Saint-Petersbourg qui fit, en raison du climat de liberté en Europe occidentale — et peut-être du *numerus clausus* en usage dans les Universités de l'Empire tsariste —, ses études de biologie en Allemagne, jusqu'à la thèse, sous la direction spirituelle de Georg Klebs. Il entama ensuite une double carrière de biologiste spécialiste et accessoirement de philosophe vulgarisateur, et ce dans deux pays. En France il travaille d'abord sous l'influence, côté français, de Gaston Bonnier<sup>66</sup> en botanique

Maurice Valléry-Radot, « Pasteur et l'École normale », *Bulletin de la Société des Amis de l'École Normale Supérieure*, n° 192, mars 1994, pp. 8-25.

<sup>61</sup> Cf. Robert Burac, *Charles Péguy : la révolution et la grâce*, Laffont, 1994, p. 100 ; lettre du 3 janvier 1905 des *Cahiers* à « Théo Woehrel, Institut Pasteur, boulevard Louis XIV, Lille » conservée au Centre Charles Péguy et indiquant que la clientèle de librairie de l'Institut Pasteur de Paris était rue Cujas.

<sup>62</sup> Cf. *FACP* n° 131, p. 39.

<sup>63</sup> Lire Marc Bournérias, « Gaston Bonnier, éminent pédagogue et botaniste de terrain », *Bulletin de la Société botanique française*, n° 137, 1990, pp. 93-105.

<sup>64</sup> Péguy rend *post mortem*, dans ses *Notes pour une thèse*, un vibrant hommage au directeur de l'Institut Pasteur (A 280), dreyfusiste (voir A 1583) cofondateur de la Ligue des droits de l'homme et directeur de l'École des hautes études sociales (A 1638-1639), aux convictions fortes « *comme sa tête d'Auvergnat* » (B 1135) : « *autant que personne il savait sans doute ce que c'est que de la compétence / il avait une compétence incontestée dans les sciences de la biologie / tout à fait notamment dans les sciences de la microbiologie* » (B 1134). Plus loin encore, Péguy désigne Duclaux comme « *un savant authentique incontesté avancé compétent* » (B 1169), l'adjectif « *avancé* » étant bien ainsi dégagé du reste du texte parce qu'il est pris au sens de son équivalent latin *promotus de promoveo*, comme quasi-synonyme de « *promu* ». Péguy voit en Duclaux un proche de par son origine sociale modeste (B 1558) : « *Duclaux n'avait point été élevé dans les écoles comme un coq en pâte (nous non plus) / il était d'une génération souvent héroïque cet Auvergnat se vantait d'avoir été petit saute-ruisseau* ». Péguy connaissait Duclaux pour avoir « *plusieurs fois* » causé « *quelques minutes* » avec lui (A 718). Les limites de son admiration sont politiques (A 1147, 1638).

<sup>65</sup> Ainsi qu'il appert du passage (B 1164) : « *je demandai à M. Duclaux s'il connaissait M. Bergson ou du moins s'il avait lu ou connaissait les deux livres et les articles et les leçons de la philosophie bergsonienne [...] Il me répondit que jamais il n'avait été mis directement en relation / en communication avec cette philosophie / et pourtant la parenté est évidemment indéniable* ».

<sup>66</sup> Voir le livre célébrant le 28 juin 1914 le *Vingt-cinquième anniversaire de la fondation du laboratoire de biologie végétale de Fontainebleau et de la création de la « Revue générale de botanique »* (Boufay, Nemours, 1914, p. 15) : « Et ce n'est pas en France seulement que se manifeste l'influence scientifique de M. Gaston Bonnier. Plusieurs Professeurs ou Directeurs de Jardins botaniques de l'étranger, sans être au sens strict du mot, les élèves de M. Gaston Bonnier, sont venus s'imprégner de son enseignement en travaillant, parfois plusieurs

(ou dans ce que l'on appellerait plutôt aujourd'hui la « biologie végétale », notamment au jardin de Fontainebleau), de Duclaux (dont il analysera la méthode), le directeur de l'Institut Pasteur, et côté russe, d'Élie Mentchikov (un maître souvent cité) et de Nicolas Lossky (un ami) en philosophie. C'est dans le cadre de l'Institut Pasteur qu'il travaille à partir de 1908 (et sans date précise d'arrêt) à l'École de Brasserie et de Distillerie<sup>67</sup>, fondée vers 1900 comme laboratoire d'enseignement dans le Service des fermentations de l'Institut de Chimie biologique, et dirigée jusqu'en 1935 par Auguste Fernbach, l'ancien préparateur d'Émile Duclaux. Séliber y travaille avec ce statut flou de « *travailleur libre (ou : bénévole)* », mieux qu'un stagiaire mais apparemment au niveau des boursiers et préparateurs. Ils sont seulement 11 à avoir ce statut à l'Institut entre 1889 et 1914. Cette brasserie-école dans laquelle Séliber travaille fonctionne grâce au sens pratique remarquable de Fernbach. Là, ses élèves s'initient à la théorie et à la pratique des opérations industrielles, organisant la préparation et la fourniture à l'industrie de levures pures de brasserie, de distillerie, et de levures de vin provenant des diverses régions vinicoles. On y apprenait à fabriquer la bière et on y recevait également un enseignement scientifique.

Rappelons qu'à l'époque, il y a 20 % d'étrangers dans le personnel permanent de l'Institut ; dont 38 % de Russes. Un homme explique à lui tout seul cette forte proportion de Russes : Ilya Ilitch Mentchikov [1845-1916]. Celui qui obtint avec Paul Ehrlich [1854-1915] le prix Nobel de Physiologie et Médecine en 1908, attirait à l'Institut les étudiants russes. Voici un extrait du discours d'Émile Roux [1853-1933] prononcé en 1915 pour les 70 ans de Mentchikov : « *Votre laboratoire est le plus vivant de la maison ; les travailleurs s'y pressent à l'envi. C'est là qu'on discute l'événement bactériologique du jour, que l'on examine la préparation intéressante, qu'on vient chercher l'idée qui sortira l'expérimentateur des difficultés où il est empêtré. C'est à vous qu'on demande le contrôle d'un fait, récemment observé, qu'on dévoile la découverte qui souvent ne survit pas à votre critique.* »<sup>68</sup> Fait étonnant qui permet de penser que Séliber n'était pas naturalisé : sur les 193 Russes que compte l'Institut à l'époque, quatre seulement sont naturalisés ; et Mentchikov n'en était pas : « *Resté russe de nationalité, vous êtes devenu français par votre choix [de vivre en France] et vous avez contracté avec l'Institut Pasteur l'alliance franco-russe longtemps avant [dès 1889] que les diplomates en aient eu l'idée.* »<sup>69</sup>

En Russie ensuite, avant la Révolution puis après la Seconde Guerre mondiale, Séliber travaille à l'Institut Lesshaft de Pétrograd.

## 3. — De nombreuses publications.

Gerschon Séliber fut publié dans divers pays : en Allemagne d'abord, puis en France, en Italie et même en Russie, pour des travaux de deux types.

### a). Travaux de biologie.

années au Laboratoire de Fontainebleau. J'en trouve à Saint-Petersbourg [e. g. André de Richter — *privatdocent* de botanique à l'Université impériale de SPb —, Wladimir Lubimenko — conservateur du laboratoire de biologie végétale du Jardin botanique *Pierre-le-Grand* de SPb — ou Wladimir Palladine — professeur de botanique à l'Université impériale de SPb], à Séville [Francisco de Las Barras de Aragon], à Bucarest [Emanuel Teodoresco], à Kolozsvár [en Hongrie ; e. g. Valentini Elvire, Kövessi], à Copenhague [Frederik Weis, Lauritz Kolderup-Rosenvinge], etc., au-delà de l'Atlantique, à Boston [Alfred Gundersen]. » Séliber souscrivit à ce livre, aux côtés d'autres étudiants russes résidant à Paris : Mlle Evguénia Keiline, Mlle Anna Joukov...

<sup>67</sup> Voir *Annales des fermentations*, t. V, n° 2, 1939, pp. 65-73 ; *Annales de l'Institut Pasteur*, t. 62, n° 3, 1939, pp. 249-252 & t. 37, pp. 193-194.

<sup>68</sup> Cité dans Olga Mentchikov, *Vie d'Élie Mentchikoff*, Hachette, 1920, pp. 127-128.

<sup>69</sup> Discours de Roux, *Op. cit.*, p. 129.

- dans les *Nova Acta Academiae Caesareae Leopoldino-Carolino Germanicae Naturae Curiosorum* (Halle-Leipzig) en 1905 pour
  - « Variations de la *Jussieu repens* (et en particulier de l'aérenchyme de forme aquatique) », pp. 145-200, tome LXXXIV, Erhard Karras - Wilhelm Engelmann ed., Halle-Leipzig, 1905.
- dans la *Revue générale de Botanique* (Paris) en 1906, 1909-1910 et 1929 pour
  - « Les conditions extérieures et la reproduction chez quelques groupes du règne végétal (Analyses des travaux de G. Klebs) » pp. 193-204, 252-257, 296-301 puis 332-343, tome XVIII, 15 mai, 15 juin, 15 juillet et 15 août 1906 ;
  - « Les variations dans le règne végétal et les conditions extérieures (Analyse des travaux de M. Klebs) » pp. 420-445 & 470-477 puis pp. 95-111, tomes XXI et XXII, novembre & décembre 1909 puis février 1910 ;
  - « Le milieu extérieur et le développement des plantes (Analyse des travaux de G. Klebs) », pp. 657-675 puis 728-743, n° XI et XII, tome XLI, 1929 tiré à part de 34 pages à la Librairie générale de l'enseignement, Paris, 1930.
- dans la *Revue du Mois* pour
  - « Les plantes et le milieu extérieur », janvier 1909.
- dans la revue *Scientia. Rivista di scienza* (Bologne) en 1911 pour
  - « La structure du protoplasme », volume IX, année V, n° XVII-1, tiré à part de 11 pages chez Zanichelli, Bologne.
- dans le *Bulletin de l'Institut Lesshaft* (Petrograd) en 1921-1922 pour
  - « La détermination des points cardinaux (points-limites et optimum) comme problème fondamental de la biologie pure et appliquée » [en russe, avec résumé français], tome III, 1921 ;
  - « La culture des plantes et la physiologie végétale » [en russe], tome V, 1922.
- dans les *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences* en 1910 pour
  - « Détermination des acides volatils dans les produits de fermentation de quelques microbes d'après la méthode de Duclaux », note présentée par Émile Roux le 17 mai 1910, pp. 1267-1268, extrait des *Travaux de biologie végétale* (livre des élèves et amis de Gaston Bonnier) et tiré à part sous le titre *Les acides volatils dans les produits de fermentation de quelques microbes anaérobies* chez Bouloy, Nemours, 1914 ;
  - « Sur la symbiose du bacille butyrique en culture avec d'autres microbes anaérobies », note présentée par Émile Roux le 6 juin 1910, pp. 1545-1548 ;
  - « Sur le virage du pigment de deux champignons », note présentée par Émile Roux le 20 juin 1910, pp. 1707-1709.

#### b). Travaux de philosophie.

Comme critique vulgarisateur des idées philosophiques, il écrit en France dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* entre 1910 et 1914 pour deux comptes rendus puis pour deux articles :

- « Le néovitalisme en Allemagne », pp. 625-636, tome LXIX, juin 1910 ;
- « Le problème du transformisme », pp. 72-91, tome LXXI, janvier 1911 ;
- « La philosophie russe contemporaine » (signé N. Seliber), pp. 27-64 puis pp. 243-275, tome LXXIV, juillet et septembre 1912 ;

- « La pensée russe présente-t-elle des tendances originales en philosophie ? », pp. 162-191, tome LXXVIII, août 1914.

Ces publications semblent montrer qu'il quitta assez vite l'Union soviétique pour s'installer en France. Fut-il expulsé avec son ami Nicolas Lossky, à l'automne 1922 ? 100 à 150 membres de l'intelligentsia russe vivant à Léningrad, Moscou ou encore Odessa, de disciplines aussi bien scientifiques que littéraires, apparemment choisis au hasard, furent emprisonnés puis expulsés du pays comme « amis potentiels des ennemis éventuels du régime existant »<sup>70</sup>. Ainsi le biologiste Mikhaïl Novikov, ancien recteur de l'Université de Moscou, ou encore Ovchinnikov, ancien recteur de l'Université de Petrograd.

Une autre incertitude subsiste : Gerschon est-il affilié à cet ingénieur polytechnicien nommé Boris Izrailovitch Seliber, actif à Saint-Petersbourg lui aussi avant et immédiatement après la Révolution, auteur d'un ouvrage sur la forêt souvent réédité<sup>71</sup> ? De nombreux Seliber présents aux États-Unis tendent également à nous faire penser que des membres de l'éventuelle famille de Gerschon finirent par émigrer de nouveau, pour le Nouveau continent cette fois.

#### 4. — Une fin discrète

L'activité scientifique de notre Séliber marque le pas entre les deux guerres ; notamment, il publie bien moins. La vie des émigrés russes était souvent difficile matériellement. Peut-être Séliber a-t-il enseigné la botanique ou la biologie ; peut-être encore qu'il dut délaissier ses recherches et changer de métier, pour gagner sa vie. Sa carrière ne put en tous les cas reprendre que bien plus tard, en Union soviétique.

Car Gerschon Séliber, s'il partit bien de Russie, retourna plus tard en Union soviétique. Peut-être y revint-il après la Seconde Guerre mondiale, dans le flot de ces assez nombreuses familles d'émigrés qui choisirent alors de rentrer au pays, fût-il soviétisé. Gerschon fait paraître en effet dans les années 1950 et 1960 deux sommes sur la microbiologie : *La Microbiologie par les expériences*<sup>72</sup> puis un *Précis pratique de microbiologie*<sup>73</sup> dédié à son dernier maître V. L. Omelyanski, biologiste léningradois. Un exemplaire de ce dernier livre, offert à l'Institut Pasteur, porte une mention manuscrite en russe datée du 20 juin 1963 : « Dernier travail de Grégoire Lvovitch Seliber, offert à l'Institut Pasteur, dans les murs duquel il commença sa carrière de microbiologiste »<sup>74</sup>.

<sup>70</sup> Il est fait mention de cette expulsion vers l'Allemagne dans les *Izvestia TsK*, n° 11-12, 1922, pp. 47-48 ; dans Alexandre Soljénitsyne, *L'Archipel du goulag*, t. I, Seuil, 1974, p. 268 ; dans Pitirim Alexandrovitch Sorokine, *The Long Journey*, New Haven, 1963, p. 192 ; dans *Istoriya Leningradskogo Universiteta*, p. 244.

<sup>71</sup> *Calendrier-guide de l'industrie forestière*, SPb, Éditions de la revue *Économie forestière, commerce des bois et combustible* (3<sup>e</sup> éd. en 1913, 5<sup>e</sup> éd. en 1924 sous le titre *Guide de l'industrie et de l'agriculture forestières*). Il publie aussi un descriptif « De la situation actuelle de notre industrie forestière », exposé tenu en russe au « Congrès des Représentants du commerce des bois et combustibles forestiers » (SPb, 1914).

<sup>72</sup> En collaboration avec R. S. Katsnelson, I. S. Skalon et G. A. Katanskaïa, Moscou, Académie des sciences pédagogiques, 1953.

<sup>73</sup> Moscou, École supérieure, 1962. Le livre, écrit sous sa direction, a paru après sa mort.

<sup>74</sup> On aura remarqué le changement de son prénom : peut-être que l'affirmation de ses origines juives n'était pas souhaitée dans l'Union soviétique d'alors...

Anna-Maria Tallgren Kaila

CHARLES PÉGUY

AJANKOHTAINEN JA AJATON  
RUNOILIJA

Omistan tämän kirjoitukseni kiitollisin sydämin niille, joiden persoonallisuus on valaissut minulle Péguy'n laulua: Juhani Siljolle, Erkki Kailalle ja O. J. Tallgren-Tuulille.

JUHANI SILJON tutut ja todet sanat, joiden mukaan miehen on parempi kasvaa kuolemansa jälkeen kuin etukäteen elää suuruuden varassa, mitä ei tule nousevat vastustamatta mieleen Charles Péguy'tä ajatellessa. Sillä Ranskan kohtalokkaista päivistä kesällä 1940 on tämän uneksijan ja taistelijan nimi kasvanut suorastaan symboliksi, mutta etukäteen ei hän totisesti mainettaan elänyt. Kun Péguy kaatui Marnen taistelussa 1914, vain neljänkymmenen vuoden vuotiaana, survat lähimmät kirjailijatoverit häntä kuin henkistä johtajaansa, tai ehkä intiimimmin, kuin henkistä veljeään tai isäänsä. Mutta suurelle yleisölle hän oli tuntematon, tai korkeintaan pelkkä nimi toisten kirjailijanimien joukossa, johon kenties liittyi jokin hymyilyttävä mielikuva. Toimittihan mies eräänlaista kannattamatonta aikakauslehteä, jonka tilaajamäärä sääliittävästi pysytteli 1,200:n nurkilla ja jonka mielipiteet, eritoten poliittiset ja yhteiskunnalliset, eivät ollenkaan noudattaneet yleisiä normeja. Quartier Latin'in ylioppilaiden mielessä taas saattoi kuulinsanomana saapuessa välähtää visuaalinen muistikuva: lyhyenlätä mies, parroittunut ja silmälasiniekka, harjoilla hulmuava viitta ja kädessä tanakka keppi, hajamielinen tai hieman ihmettelevä ilme kasvoillaan, kulkemassa kiivasta vauhtia kadulla ja lausuellen jotain runosäettä itsekseen. Sellaisena hän oli monena vuotena saapunut »toi-

*Nous proposons ici un texte d'Anna-Maria Tallgren-Kaila, essayiste, critique littéraire, éditrice finlandaise, très connue dans son pays. Cet essai est une présentation de Charles Péguy au public finlandais, qui ne pouvait alors le connaître que par quelques poèmes traduits par Saima Harmaja (1913-1937). Rares, en effet, étaient ceux qui avaient pu lire l'article que Jean Poirot, ami de Péguy et collaborateur des Cahiers de la Quinzaine, avait fait paraître en 1914, après la mort de l'écrivain, dans une revue suédophone. Depuis, Madame Anna-Maija Raittila, la plus grande poétesse d'inspiration chrétienne de la Finlande contemporaine, a publié d'autres traductions de la poésie de Péguy. Le texte qu'on va lire a paru en 1946, c'est-à-dire juste après la guerre, et il nous a paru intéressant à plusieurs titres : d'abord, l'auteur a parfaitement compris quelle importance avait pu prendre l'œuvre de Péguy dans la France occupée ; ensuite il nous montre quels aspects de cette œuvre pouvaient toucher un écrivain d'un pays également meurtri par la guerre, la double guerre menée contre l'Union soviétique ; enfin, sur un plan plus étroitement littéraire et technique, il est intéressant par le parti auquel a dû se résoudre l'auteur, qui, en l'absence pratiquement totale de traductions dans sa langue, a choisi de recourir à la paraphrase assez libre. Les spécialistes de Péguy reconnaîtront ici et là certaines erreurs, de détail ou non, et qui sont dues naturellement à la difficulté d'accès aux sources. Apparemment, pour la biographie de Péguy, l'auteur a eu recours uniquement aux livres des Tharaud et de Romain Rolland.*

Anna-Maria Tallgren, fille d'un pasteur luthérien, est née à Ruovesi (Finlande centrale) en 1886. Elle fait des études de lettres à l'Université de Helsinki, puis à la Sorbonne. En 1922, elle consacre à Verlaine une monographie, qui paraît en finnois et en suédois (les deux langues officielles de la Finlande). En 1934, elle édite un Livre d'Or de la Poésie française qui contient quelques poèmes de Charles Péguy dans la traduction de Saima Harmaja. Elle travaille également sur l'œuvre du poète Juhani Siljo (auquel elle fait souvent référence dans le texte que nous présentons), qui, correspondant de guerre des Blancs lors du conflit qui en 1918 les opposa aux Rouges, fut blessé, fait prisonnier par les partisans communistes et mourut à l'hôpital de Tampere, peu après la reprise de la ville par les Blancs. Très connue de toute la Finlande littéraire, Anna-Maria Tallgren resta longtemps célibataire, remarquée pour son émancipation et sa piété, mais en 1944, elle épousa l'archevêque luthérien de la Finlande, Mgr Erkki Kaila, âgé de 77 ans, et ce mariage fit quelque peu scandale. Elle est morte en 1949. Son itinéraire a fait l'objet d'un film.

*Nous remercions très vivement notre ami Osmo Pekonen, professeur de mathématiques à l'Université de Jyväskylä et membre de l'Union des Ecrivains finlandais, de nous avoir fait connaître cet essai, d'avoir bien voulu relire et corriger notre traduction et de nous avoir donné les informations qui précèdent sur Anna-Maria Tallgren-Kaila.*

**Charles Péguy,  
poète actuel et éternel**

*Je dédie cet article à tous ceux  
dont la personnalité m'a permis  
d'éclairer le caractère de Charles Péguy :  
Juhani Siljo, Erkki Kaila et O.J. Tallgren-Tuulio.  
A eux va toute ma reconnaissance.*

Quand on pense à Charles Péguy, on pense irrésistiblement aux mots bien connus et si vrais de Juhani Siljo, selon lesquels il est plus honorable pour un homme de grandir après sa mort que de vivre dans la certitude d'une grandeur qui ne viendra pas. Car, en France, depuis les heures fatales de l'été 40, le nom de ce rêveur et de ce combattant a pris réellement valeur de symbole, alors que de son vivant son nom était resté presque totalement obscur. Quand il tomba à la bataille de la Marne en 1914, à l'âge de 41 ans, ses plus proches compagnons pleurèrent un guide spirituel, ou, de façon plus intime peut-être, un frère ou un père spirituel. Mais pour le grand public, c'était un inconnu, ou tout au plus un simple nom, parmi d'autres noms d'écrivains, à qui on associait peut-être une image qui faisait sourire. Car cet homme gérait à fonds perdus une sorte de revue dont le nombre d'abonnés plafonna pitoyablement à 1200 environ et dont les idées, particulièrement les idées politiques et sociales n'étaient pas du tout conformes aux normes en usage. Quand on annonça sa mort, les étudiants du Quartier latin revirent en un éclair un homme plutôt trapu, barbu, portant lorgnons, la cape flottant sur les épaules, une solide canne à la main, l'air absorbé ou un peu étonné, arpentant la rue d'un pas impérieux en se récitant des vers. Ainsi le vit-on pendant quelques années arriver à son bureau, jouxtant sa petite librairie, rue de la Sorbonne, débarquant par quelque train matinal de sa banlieue au chant du coq. C'était finalement l'un de ces nombreux originaux du Quartier latin auxquels on adressait un sourire bienveillant. Mais cette image était tout à fait inoffensive, et aux jours où se joua le sort du pays tout entier, les panoramas qui se découvrirent alors aux yeux du monde étaient si imposants que le petit homme solitaire et la nouvelle de sa mort tombèrent pour longtemps dans un complet oubli. En deux semaines on vida la grotte obscure de sa maison d'édition et son bureau : excepté la grande table et quelques chaises, il ne contenait rien d'autre que les piles impressionnantes des invendus de cette revue non-rentable, *les Cahiers de la Quinzaine*. Les traces laissées par Charles Péguy semblaient avoir disparu.

Et aujourd'hui ce « malheureux », qui pendant sa vie avait été si rigoureusement privé de tout succès temporel, a accédé tout à coup à la plus grande célébrité ! Sa première œuvre dramatique, *Jeanne d'Arc*, dont il ne vendit à sa parution absolument aucun exemplaire et qui était si impropre à la représentation qu'aucun homme de théâtre ne voulut s'en occuper, a rassemblé à l'automne 1941, soir après soir, un public dense qui, littéralement, buvait les humbles paroles de la bergère de Domrémy réaffirmant, avec une ardeur renouvelée, la certitude de la victoire. Mais surtout on a débarrassé la poésie de Charles Péguy de sa

poussière, on l'a extraite du placard des antiquités ; ces livres auxquels la critique unanime reprochait de ne pas être écrits en français sont devenus force vivante et dynamique. Un spécialiste de littérature française – dont je ne peux de toute façon garantir l'autorité, car la France d'aujourd'hui est encore pour nous à beaucoup d'égards comme un livre fermé – affirme en tout cas que Charles Péguy est en ce moment dans sa patrie le poète le plus lu et le plus aimé.

Affirmation surprenante à première vue, mais psychologiquement compréhensible, si on pense au caractère de la production de Péguy et à son dynamisme intérieur. S'il était appelé à revivre, il devait justement revivre en ces instants fatals où la France a vu en quelques semaines balayer tout ce dont elle était fière, tout ce en quoi elle avait cru, et où le regard de ses dirigeants ne portait pas bien loin. Comme il était naturel qu'à travers ce chaos on entendît surtout la voix de Péguy, ce poète dont les strophes répètent, peut-être plus souvent que tout autre mot, le mot d'« espérance » ! Feuillitez par exemple, dans cet esprit, *le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu*, ce vaste poème de 300 pages, dont le titre un peu librement « finis », serait « *Toivon mysteeri* » (« *Le Mystère de l'Espérance* »), et dont le contenu répond si fidèlement à son titre. Et quelle place a occupé l'espérance tout au long de son existence ! Et cette œuvre même, ce poème aux scintillements mystiques, a été justement écrite - délivrée - dans une grande détresse de cœur et de grandes difficultés extérieures, mais la petite étincelle vivante au plus intime de lui-même le sauva de l'effondrement. Le mot tire sa patine et son plus sublime éclat de cette joie qui, si l'on en croit le témoignage de ses compagnons, l'accompagnait lorsqu'il partit au combat. Avec son pur idéalisme, j'aimerais presque dire, avec son cœur de croisé, rempli de l'attente de l'Espérance et du Miracle, il était prêt à croire que l'on partait pour la dernière des guerres, celle qui précédait la paix perpétuelle, et il remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de participer à cette œuvre sainte. Et il n'est pas difficile d'imaginer l'exaltation qui fait bondir le cœur d'un Français d'aujourd'hui lorsqu'il lit les mots que, dans *le Mystère des Saints Innocents*, Péguy a placés dans le bouche de Dieu le Père : « *C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français, / Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.* »

*Peuple, les peuples de la terre te disent léger  
Parce que tu es un peuple prompt.  
Les peuples pharisiens te disent léger  
Parce que tu es un peuple vite  
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.  
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.  
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.  
O peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé léger en charité.  
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.*

*Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.  
Ils ont plus de défauts que les autres.  
Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts.  
Je les aime comme ils sont...*

Je pourrais glaner presque indéfiniment des exemples de ce genre dans cette poésie ample et débordante, le plus souvent en vers libres. Dans sa seconde œuvre sur Jeanne d'Arc, la pucelle écoute un récit des souffrances et de la passion du Christ, et la jeune fille s'enflamme à la pensée que les apôtres ont abandonné le Christ, seul, au moment de sa plus grande détresse :

« J'ai dit seulement, pardonnez-moi, je dis seulement, dit Jeanne sans ambages, jamais nous autres nous ne l'aurions abandonné, jamais nous ne l'aurions renoncé. C'est la vérité. Je dis seulement : jamais les gens de par ici, jamais nous autres, jamais des Lorrains, jamais les gens de la vallée de la Meuse, jamais des paroissiens de nos paroisses, jamais ceux de Vaucouleurs, jamais ceux de Domrémy, - jamais ceux de Maxey nous ne l'aurions abandonné. Nous sommes de grands criminels, nous sommes de grands pécheurs. Mais jamais nous n'aurions fait cela » Patriotisme exacerbé ? En un certain sens, mais ce n'est pas ici de l'hybris, mais de la charité. Dans son cœur pieux d'enfant, Péguy a confiance, naïvement et sérieusement, en son pays « élu », et l'adjectif est pris ici dans son vieux sens médiéval. Parmi les poètes français de l'époque historique, aucun ne s'est approché aussi près de ce barde inconnu qui dans la grande épopée française affirme de Roland et de ses compagnons de combat :

*Franceis sunt bun, si ferrunt vassalment*

Il est émouvant que ce soit justement à ce moment tragique de l'histoire de ce temps qu'arrivent ces pages du *Porche du Mystère de la Deuxième Vertu* (j'admets que, comme beaucoup d'autres, j'ai d'abord été effrayée par les singuliers titres théologiques de ses oeuvres), où tantôt Péguy lui-même, tantôt Dieu le Père, son porte-parole, parle des Français aux Français. Quand le Souverain des Cieux regarde la foule de ses créatures dont il assure, non sans quelques difficultés, le gouvernement, et qui sont en continuel désaccord, il peut parfois soupirer et regretter ce temps, qui exista un jour et qui reviendra quand le vacarme cessera sur la surface de la terre et que dans l'univers règnera à nouveau la quiétude éternelle qui précéda la naissance de l'humanité. Dans ces moments de détresse, il aime à reposer ses yeux dans la contemplation des jardins de la France, comme il prend plaisir à prévoir que ces ingénieux et heureux et modestes laboureurs entreront un jour et pour toujours au Paradis pour y cultiver ses jardins, qui devront alors être plantés de rosiers de France et de blancs lilas français ! « C'est vous qui dessinerez mes jardins de Paradis » dit-il en souriant. Dans une succession de tableaux charmants et affectueux qui progressent comme par vagues, le Seigneur analyse les vertus des Français. Mais ce qu'il y a de meilleur en eux pourtant ( et cette affirmation revient sans cesse dans la pensée du Dieu de Péguy), c'est que les plus pauvres d'entre eux ont adopté la petite fille Espérance, qui va à l'église entre ses parents adoptifs et dans les processions porte les paniers de fleurs. C'est pour cela que les adversités ne parviennent jamais à abattre les Français, ils supportent les afflictions avec noblesse « comme un beau pont, comme une belle voûte bien juste. » Et ce Dieu le Père dont le travail et les soucis ont blanchi les tempes, les encourage tendrement à remettre au lendemain les sanglots qu' au milieu des malheurs du jour ils doivent réprimer :

*Remettez à demain ces sanglots qui vous étouffent,  
quand vous voyez le malheur d'aujourd'hui.*

Rien donc d'étonnant à ce qu'en France la génération actuelle ait redécouvert Péguy, et qu'il en soit aimé.

\*\*\*\*\*

Mais une question vient irrésistiblement à l'esprit : Péguy « durera-t-il » lorsque la patrie aura définitivement surmonté cette crise et que l'existence aura repris son cours normal, - si elle le reprend ? Ou bien la vie de sa poésie dépend-elle si étroitement de l'énergie que lui donne les conditions actuelles qu'elle tombera dans l'oubli quand les conditions seront autres ?

Ces dernières semaines j'ai feuilleté une nouvelle fois la série compacte de ses œuvres complètes, qui comprend 15 volumes, vers et prose, lyrique symbolique, amples poèmes,

œuvres dramatiques, mémoires et articles de presse, et j'ai pesé ma réponse à la question. Il se produira certainement une réaction, au moins pour commencer, et c'est tout naturel. Cette critique qui a mis d'abord en cause les innovations « non-françaises » de Péguy, était en grande partie justifiée, car l'harmonie, l'équilibre et la clarté ne font pas finalement partie de ses qualités. Son expression, particulièrement dans ses œuvres en prose, est souvent surchargée d'adjectifs, si bien que le lecteur a du mal à reprendre sa respiration : elle se ramifie, s'égaré dans les parenthèses et les subordonnées et peut dévier à l'infini de son sujet principal, car sa plume réagit aux impulsions naissant au moment même de l'écriture, et aime à s'emballer. Il faut ajouter à cela son atmosphère théologique, si on peut se permettre cette expression, qui interdit à ceux qui sont, du point de vue de la foi, complètement indifférents, d'entretenir avec son œuvre des rapports familiers. Aussi peut-on penser qu'à l'avenir le grand public ne le lira guère. Mais j'aurais pourtant tendance à considérer comme absolument certain que Charles Péguy, tel que cette époque l'a découvert et adopté, sera d'une façon ou d'une autre toujours plus apprécié. En tant qu'homme et en tant que poète lyrique, il restera généralement connu comme une sorte de symbole immortel, toujours entouré d'une très particulière aura et d'une sorte de délicat parfum éthique, peut-être pour les mêmes raisons qui font que chez nous, si on ne lit en général pas beaucoup non plus Juhani Siljo, son influence spirituelle est cependant durable et a une force presque mystique.

En outre il est hors de doute que cette époque, qui est devenue de façon surprenante la « grande chance » de Péguy, a en tout cas mis en lumière les valeurs esthétiques de sa poésie, si bien qu'elle ne peut plus disparaître dans les ténèbres de l'oubli. Il est absolument impossible d'imaginer un seul instant une future anthologie d'où serait absente un poème - ou un fragment de poème - comme la description du pauvre paysan qui dans son amour paternel aussi ardent que maladroit songe à abandonner à la Sainte Mère ses petits enfants malades afin de leur donner plus de chance d'échapper à la souffrance, et qui se dépêche de s'en aller avant que la Madonne, émue de pitié, ne les lui rende. Le poème présente avec une admirable délicatesse l'émotion du père, sa gêne et sa modestie quand il importune de ses soucis terrestres la Souveraine du Ciel, son angoisse et sa détresse, quand il ne peut plus prendre ses enfants sur ses genoux, et surtout son immense soulagement. A la mère de ses enfants qui de souffrance « ne disait plus un mot/ comme une bête qui a mal » il n'a le cœur de rien dire, mais à la Vierge il parle tellement que les mots se bousculent les uns les autres « Celle qui a été la mère de Jésus-Christ peut bien être la mère de ses deux petits garçons et de cette petite fille, murmure-t-il les larmes dans les yeux, et il fait remarquer à la Sainte Mère que si tous les enfants de la terre lui ont appartenu dans la suite des siècles, trois de plus ne représentent pas de grands soucis. Dans la même anthologie, il faudrait nécessairement faire une place à ce sublime hymne à la nuit dont la vague puissante est le sommet du Mystère de l'Espérance, que nous avons déjà souvent mentionné, et on ne pourrait pas non plus y soustraire l'ample invocation à la Vierge de Chartres, cette « étoile de la mer » qui resplendit sur la plaine et les champs de la Beauce. J'aime particulièrement aussi cet hymne aux héros morts, dont chaque strophe commence par les mots « Heureux ceux qui sont morts », et où le miracle de la mort et la béatitude sont exprimés de si noble façon. L'expression fait parfois presque frissonner : le poète anticipe-t-il sa propre mort héroïque ou son poème s'élève-t-il jusqu'à une déclaration d'amour pour son propre père, dont la tendresse et la patience avaient si souvent été évoquées autrefois par la mère et qui périt victime des épreuves subies pendant la guerre tragique des années 70-71. L'élan dynamique du lyrisme de Péguy, ces images poétiques étonnamment neuves et ce puissant pathétique qu'il tire de son cœur, on ne les trouve que dans les œuvres les plus inspirées de la poésie universelle et, dans la littérature française, peut-être seulement chez Hugo, que d'ailleurs Péguy aimait infiniment (le seul poète moderne d'ailleurs que Péguy appréciait, les classiques étant tout pour lui !) Mais la poésie de Péguy est ancrée plus solidement dans la terre et dans l'humus que celle de Hugo, ou tout à fait

localement, dans l'humus de Lorraine, d'où par mille racicules vigoureuses elle pompe sa vitalité. D'où son caractère visuel, sa vivacité de perception, sa pulsation intime, proche de la vie, mais en même temps elle scintille comme les étoiles et est ouverte aux vents cosmiques. C'est justement cette largeur d'ouverture qui de la réalité quotidienne et habituelle s'étend à l'invisible et au suprasensible, qui définit parfaitement la poésie de Péguy. A tel moment le lecteur est fasciné par la majesté puissante, et surtout dans les images poétiques dont la dimension donne parfois le vertige, à tel autre nous sommes arrêtés par la grâce simple et naïve d'un vers qui fait battre notre cœur. Le poète peut se mouvoir dans des univers tout à fait abstraits, où il débat sans hésiter de choses qu'on n'aurait pas cru pouvoir aisément confier à la poésie lyrique - la nature des Vertus est un de ces problèmes - mais il donne une véritable vie à ces questions abstraites en recourant à des figures poétiques fraîches, concrètes auxquelles il mêle une bonne dose d'un riche humour populaire. Et pour finir, dans cette poésie, le message éthique s'associe d'une manière tout à fait originale à la beauté esthétique, et il s'y unit si indissolublement que le lecteur finlandais ne peut pas ne pas se souvenir du mot si profond de Juhani Siljo, selon lequel l'éthique naît associée à tout art authentique et en est la respiration.

Il serait tentant et de plus indispensable de « mettre cartes sur table », c'est-à-dire de produire quelques exemples pour appuyer ce qui vient d'être dit. Mais la poésie de Péguy met des obstacles très particuliers à ces demandes d'éclaircissements. Ses métaphores et ses symboles exigent des citations de plusieurs pages, car là où un autre poète a besoin d'une seule image, d'un seul « comme », Péguy bâtit sa métaphore sur des séries d'images qui se développent dynamiquement. Ainsi se constituent de petits récits poétiques indépendants qui, relativement détachés, articulés par d'innombrables « comme », deviennent parties intégrantes d'un ensemble poétique plus vaste. Dangereuse technique si l'auteur n'est pas un authentique poète - mais Péguy est un poète. Ce processus dynamique, apparemment très arbitraire, fait naître la même unité organique intérieure et avec cela la même beauté organique que dans la vie même, et c'est pourquoi, inévitablement, le lecteur donne son agrément.

Quelques petites remarques cependant.

Quand Péguy parle de la confession des péchés et de la grâce de Dieu, il n'édifie en aucune façon une doctrine abstraite ni n'écrit de catéchisme en vers, mais il présente un Père Céleste expliquant en détail et de façon réaliste aux enfants de la terre les « bonnes manières » d'un commerce spirituel. « Regardez, dit-il avec un bon sourire. Quand l'homme entre dans une église, il doit naturellement enlever de ses pieds la poussière de la route. Mais quand il est assis sur son banc ou qu'il se met à genoux, il n'est plus temps de commencer à vérifier l'état de propreté de ses chaussures ; c'est l'autel que l'homme doit regarder et non ses chaussures. Et de la même façon, poursuit le Seigneur, vous devez vous souvenir que s'il ne convient pas d'entrer dans une maison sans avoir essuyé vos pieds, il convient encore moins de vous mettre à inspecter vos semelles, une fois que vous êtes entrés dans la maison, pour voir si de la boue n'y serait pas restée collée. Moi, Dieu, je suis le maître de maison, et quand une fois je vous ai invités et que vous avez répondu à mon invitation, je vous accueille même si vos chaussures ne sont pas d'une propreté parfaite. » - Un peu plus loin, dans le même poème, il revient sur les notions de péché et de grâce, et il les éclaire à l'aide d'une nouvelle métaphore, qui à son tour se développe en un petit récit de plusieurs pages. « Que les enfants des hommes sont stupides, pense Dieu. J'ai inventé pour eux le meilleur et le plus beau présent de l'univers, le sommeil, mais combien d'entre eux ne savent pas en faire bon usage : ils veillent toute la nuit par peur du lendemain et font, au lieu de dormir, le compte de leurs péchés. Ainsi ils manquent de respect envers moi, déplore le Seigneur, ils se raidissent au lieu de se confier tout simplement à moi, qui sais pourtant bien prendre soin de leurs affaires, beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Quand ils sont rentrés de leur travail, il leur suffirait de se laver les mains et de manger leur soupe - leur bonne soupe chaude, odorante - d'embrasser leurs enfants et leur

femme et ensuite d'aller au lit et de faire le signe de croix ; enfin ils devraient se jeter dans mes bras. J'aime beaucoup ces hommes-là car ils font réellement confiance à mon gouvernement. Mais je n'aime pas ceux qui n'ont pas assez confiance en moi pour abandonner à ma garde leurs péchés et leurs soucis du lendemain, et s'endormir eux-mêmes dans la paix. » - Une des plus inoubliables métaphores de Péguy est celle qui est liée à la prière ; cette suite de figures a cependant une coloration si catholique qu'elle n'inspire pas confiance aux critiques luthériens. Mais sa composition d'ensemble est merveilleusement belle, véritable vision de poète lyrique. Dieu le Père est assis sur son trône de gloire et regarde voler droit sur lui le triangle formé par un puissant vol de grues, un nuage blanc de colombes, une flottille lointaine qui fend la mer des airs : à la pointe avance le Notre Père, aux ailes sont toutes les prières, ces petits soupirs du cœur, même les plus secrets, que les enfants de la terre ont envoyés vers lui.

\*\*\*\*\*

Ces courtes références ont peut-être fait mieux voir que la poésie de Charles Péguy est, en dépit de toute sa dimension épique, une sorte de drame puissant, dans lequel se suivent les monologues solennels de plusieurs pages, unis par le seul lien du dialogue. Nous laisserons aux statisticiens de la poésie le soin de vérifier comment ces monologues sont répartis, mais un examen rapide montre que dans la plupart des cas se succèdent d'une part Dieu le Père, d'autre part sa créature, l'homme, qui se présente presque sans exception sous les traits d'un paysan français. La poésie de Péguy remet d'ailleurs en mémoire la vieille proposition selon laquelle l'homme a créé Dieu à son image, tant le Père Céleste de Péguy, dans toute sa puissance inviolable, est humain, tant, dans sa souveraineté, il rappelle sa créature. Tous les deux ont pour leurs « sujets » un infini souci de l'essentiel, mais là où le paysan se soucie de ses champs, de ses vignes, des outils dont il a hérité et de sa famille, le souci de Dieu embrasse tout le monde des hommes et tout l'univers. Leur amour à tous les deux a la même coloration pour cette raison précisément que leur esprit de maître de maison et leur cœur de père sont les conditions de cet amour. Qui peut oublier le paysan laborieux de Péguy, à son bûcheronnage d'hiver, où ces deux aspects apparaissent de si belle façon ! L'homme sait bien sûr que le travail est dur et exigeant, le gel durcit sa barbe à la faire craquer quand il fait de larges mouvements, mais il frappe de tout son cœur, car il se rappelle combien sa ferme a profité de ses soins. Bientôt il laissera la propriété à son fils aîné, exactement comme en son temps il l'a reçu lui-même de son père, et il sera déposé au cimetière ombreux aux côtés de son père et de son grand-père et de ses ancêtres, sous les arbres : la chaîne se continue en avant et en arrière, et il est humble et fier à la fois - difficile de dire lequel des deux passe avant - de pouvoir être un des maillons de la chaîne. Et il se réjouit à la pensée que les petits enfants qui courent encore dans la maison et qui s'accrochent aux jupes de leur mère quand un étranger entre chez eux, que ses garçons d'ici quelques années seront des « hommes de poids », qu'on les choisira dans leur village pour des missions de confiance, et qu'il leur poussera à eux aussi une longue barbe - à cette pensée le bûcheron est secoué d'un rire intérieur -, et que les vignes et les champs passeront successivement à leurs enfants et à leurs petits-enfants pour être cultivés. Mais soudain cette suite d'images se brise, il est rempli totalement du moment présent, et la tendresse perce son cœur comme une souffrance, il se souvient que le lendemain matin il va embrasser ses tout petits, poser un baiser sur le sommet de leur tête, précisément à ce point (...) ce centre d'où tous les cheveux partent en tournant, en rond, en spirale dans différentes directions.

Les pensées de Dieu suivent la même ligne. Tout son être extérieur a la robustesse d'un paysan jusqu'à ses sourcils épais et à ses épaules larges, qui ont abattu tant d'ouvrage, et pourtant il est impossible d'oublier un seul instant qu'il parle avec une autorité surnaturelle et éternelle. Il y a en lui le Yahvé de l'Ancien Testament, sans qu'il soit pourtant avant tout le

« Yahvé militants » qui « renverse les puissants de leur trône » et qui à la tête des armées victorieuses va exterminer les impies, mais Péguy voit nettement en lui le Seigneur que chante le psalmiste, qui a souci des besoins les plus humbles de ses créatures. La louange du psaume 8 « Au Créateur » a sûrement puissamment inspiré la lyrique de Péguy :

*Tu as fait de lui presque un être divin –  
tu l'as couronné de gloire et d'honneur,  
tu l'établis sur les œuvres de tes mains,  
tu mets toutes choses à ses pieds,  
les troupeaux de bœufs et de brebis,  
et même les bêtes sauvages,  
les oiseaux du ciel et les poissons de la mer,  
et tout ce qui va son chemin sur les eaux.*

Imaginez ce psaume et beaucoup d'autres dans la bouche d'un Français, d'un homme du peuple, et vous serez tout proche de l'univers poétique particulier de Péguy ! Mais si les accents de son Dieu ont un rythme biblique, il y a toujours en eux, comme cela ressort des citations, beaucoup de tendresse souriante et d'humour fin, de petites plaisanteries et aussi de rire de bon cœur. Son trône est décidément à une hauteur si vertigineuse, les perspectives sont si larges qu'il peut se permettre un humour libérateur, quand il s'agit de la prétention et de l'arrogante *hybris* de l'homme. Car la délicatesse de Péguy fait que ce Dieu « grand'paternel » n'oublie jamais de parler aux êtres éphémères qu'il a créés à sa propre ressemblance mais qui ne sont pourtant qu'un ridicule « format de poche » ; ils sont pour une courte durée les défricheurs de ses champs et les exécutants de sa volonté sur terre, mais ce n'est que par son autorité qu'ils pourront rejoindre leur grand « employeur » au Paradis et laisser la place à d'autres créatures aussi éphémères. « Le Bon Dieu est un « excellent patron ». « C'est bien quand Dieu est le patron. », font bien partie de ces dictons qui trouvent normalement leur place dans la bouche de Péguy et de son paysan.

On pourrait imaginer une peinture monumentale couvrant d'immenses surfaces murales, où les mêmes figures, Créateur et créature, se répéteraient rythmiquement et où le terrestre et le surnaturel seraient en continuelle interaction. Dieu dans son œuvre de création continue ; Dieu « dressant le piège de son amour » pour les enfants des hommes - pour reprendre l'expression même du poète - ; Dieu au grand *shabbat* final et éternel, croisant enfin ses bras épuisés et prenant son repos. Et dans un autre tableau, le Paysan dans sa vigne et dans son champ et dans la forêt, avec ses outils, tour à tour, la bêche et la houe, et la faux et la hache ; le paysan courbant avec dévotion la tête quand le vent porte à ses oreilles le son de l'Angelus ; le Paysan revenant de son travail et les enfants courant à sa rencontre ; le Paysan en habits de dimanche s'agenouillant dans l'église de sa paroisse. Et comme dans les fresques monumentales, il y a aussi dans la poésie de Péguy un point culminant, et ce point culminant montre que son lyrisme du quotidien est vivifié par une expérience mystique initiale, beaucoup plus qu'on ne le remarque au premier abord. Ainsi même si Péguy insiste sur le caractère de son Dieu, robuste patron bien enraciné, il insiste encore beaucoup plus sur son cœur de père, au point même que dans cette partie de la fresque il prend l'éclat d'un rubis, étincelant mystérieusement comme dans une rosace gothique.

C'est à cette « rosace » que me fait penser cet hymne à la Nuit auquel j'ai déjà fait allusion et dont le développement majestueux termine son long poème et en marque en même temps l'apogée.

Là, Dieu le Père, ce vieillard qu' imagine Péguy, rappelle la longue et sanglante passion de son Fils et le Golgotha, et il se rend compte que l'épée qui a percé à ce moment-là sa poitrine et n'a fait que renforcer le feu de son amour devant toutes les souffrances et les tourments, a par là-même laissé les traces d'une blessure éternelle. « Moi, le Tout Puissant, pense Dieu, j'ai pu renoncer à cette consolation que j'ai accordée aux pauvres enfants de la terre ; je n'ai

pu prendre soin de mon Fils au moment de sa plus grande souffrance ni le sauver, même quand il m'a appelé à grands cris ! » Et quand il se rappelle la terrible « neuvième heure » et que, soupirant silencieusement, il repasse en lui-même ces événements, la voix de Dieu tremble comme celle d'un vieux père de la terre. « L'homme à qui il est arrivé de faire l'expérience de la plus grande perte et de la plus grande détresse qui soient sur terre, soupire-t-il, à qui il est arrivé de perdre son fils, peut au moins revêtir d'un suaire le corps chéri ; à moi seul, c'était interdit, à moi seul, car mes bras et mes mains étaient liés – liés par ma décision d'amour éternel, et par ma justice et par ma charité. C'est alors que tu vins enfin, ô ma fille la Nuit, poursuit-il, je te vois maintenant et je te verrai toujours et je te bénis pour les siècles des siècles ; tu es venue et tu as enveloppé dans ton grand linceul miséricordieux le centurion et ses soldats, les grands prêtres et les scribes, la Vierge et les saintes femmes, et la colline et les vallées sur qui l'obscurité se levait, et les larrons, et entre eux Celui qui était mort pour toute l'humanité et Joseph d'Arimatee et ses hommes qui déjà approchaient portant le linceul blanc... »

Aucune fresque de primitif italien n'éclaire de façon aussi ardente et aussi humble le mystère le plus central de l'univers. L'hymne à la Nuit de Péguy dont une brève paraphrase en prose ne peut que bien faiblement rendre la beauté, montre une fois de plus comment la poésie de Péguy dans ses moments les plus élevés unit la puissance monumentale et la vigueur à une sorte de ferveur dépourvue de toute affectation, étonnante, et à un charme d'une gaucherie étrange qui révèle la pureté de son cœur. Péguy en vérité pouvait dire de lui-même que dans sa poitrine logeait l'âme d'un homme du Moyen-Âge.

\*\*\*\*\*

Et maintenant se pose à nous cette question : quels éléments ont formé cette âme étrange, « médiévale », qui était en même temps celle d'un intellectuel et d'un enfant et d'un saint ?

Dans le cas de Péguy, le vieil adage qui dit que « l'enfant est le père de l'homme » s'applique à cent pour cent. Dans *Pierre*, qui est de façon tout à fait évidente une autobiographie déguisée de ses premières années, Péguy dessine la belle et touchante figure de la pauvre petite maison tout près de la cathédrale d'Orléans. Péguy, tout le prouve, n'a pas appelé sans raison son enfance « *les années si pleines, si neuves, si inépuisables* » Et même si nous n'avions pas ce témoignage personnel, nous remarquerions très rapidement, dès que nous commençons à suivre ses pas, qu'ils mènent tous à l'enfance ; c'est d'elle que vient son éveil littéraire, c'est elle qui lui a donné sa forme d'homme. Et son hérité a agi dans le même sens. En lisant Péguy, on remarque toujours qu'il ne parle pas seulement en son nom propre, mais au nom d'une autorité qui a plus de poids, celle du lignage, et, à travers lui, du pays et de la race. Aujourd'hui le mot a pris une couleur repoussante, mais nous devons en ce cas l'utiliser tout à fait naïvement et « à la mode de l'ancien temps ». Péguy, admirateur de la civilisation grecque et fin connaisseur de la littérature classique, était, de manière assez émouvante, fier de ce qu'il était le premier homme de la génération, et c'était pour lui un privilège auquel était liée la plus grande obligation. Je pense que nous oserons simplement dire que c'est cette obligation qui a établi en lui l'autorité qui le dirigeait, qui l'a établie inconsciemment et subconsciemment mais aussi consciemment. Il n'a jamais oublié qu'on lui avait confié la possession d'un héritage de civilisation séculaire, que lui, Charles Péguy, avait à enrichir, comme il avait la responsabilité d'enfants, de petits-enfants et de leurs descendants, en un cercle toujours plus large, pour que ne disparût pas de cet héritage son caractère populaire, mot intentionnellement pris au sens extérieur et intérieur. D'où cette tendre, délicate humilité avec laquelle Péguy aborde les motifs qu'il traite. C'est quand il parle de la Sainte Ecriture qu'on le voit le mieux. Quand il l'aborde en poète, pour en interpréter les mystères, l'inspiration et le point de départ en sont certainement une expérience subjective,

mais en même temps le lecteur est enveloppé de toute cette ferveur religieuse accumulée par les générations et qui remplissait la maison de son enfance. Et à nouveau, cette ardeur qui l'anima pendant toute sa vie, et qu'il mettait quand il attaquait tout ce qu'il considérait socialement et politiquement comme corrompu et mensonger, ou quand il défendait ce qu'il estimait être les plus hautes valeurs, prend ses racines dans la conscience profonde de ses responsabilités et de ses obligations à l'égard de sa famille, de son pays et de sa race. Il mobilisait toutes ses forces pour le Bien contre le Mal – comme Roland le preux avait jadis mobilisé ses armées et combattu jusqu'au dernier homme contre les « païens » -, pour que la France pût remplir sa vocation de « nation élue ». Ce fut le programme à la fois profondément instinctif et conscient de Péguy et qui donna aux *Cahiers de la Quinzaine* cette force intérieure et lui donna à lui-même cette joie au travail ou, bien plus, cet enthousiasme, qu'il a mis en évidence dans la formule « Travailler, c'est prier. »

Cette phrase est d'ailleurs la clef qui entrouvre la porte de l'univers de son enfance. Car même si les premières années de Péguy ne remontent pas à plus de sept décennies – il est né en 1873 -, elles appartiennent à quelque âge d'or intemporel, d'où rayonne l'éclat d'une légende d'archaïsme et d'Arcadie. Tharaud, son biographe, se risque à un raccourci paradoxal, mais ingénieux en tant que paradoxe, en disant que le monde a en quelques décennies plus radicalement et plus substantiellement changé qu'au cours des siècles qui ont précédé. L'homme avait encore en ce temps-là une dignité individuelle, il vivait du travail de ses mains sans que la mécanisation n'y ait de part. Un sillon profond, un labour bien droit étaient la fierté du laboureur mais aussi de tout le voisinage, et un manche de hache taillé et poli avec soin, où le fer était habilement ajusté, était un bien précieux qui passait par héritage au fils aîné et dont celui-ci était fier. Cela étant, Péguy ne faisait jamais aucune différence entre le travail manuel et le travail intellectuel, on le voit bien dans ses œuvres ; tout était pour lui une autre forme de prière. La seule chose qu'il demandait et qui avait de la valeur pour lui était le dévouement et le respect avec lesquels la tâche était accomplie. Quand par exemple le compositeur avait fait de son mieux, choisi les caractères qui convenaient le mieux et disposé avec un œil d'artiste les espaces et les marges, il le remerciait avec autant d'enthousiasme que son meilleur collaborateur, Romain Rolland qui publia dans sa revue le plus grand succès littéraire de ces années-là, le roman *Jean-Christophe*. Est aussi particulièrement typique de Péguy le fait que dans les dernières pages de ses premières œuvres il publia aussi les noms des ouvriers compositeurs, fabricateurs et correcteurs – et il aurait sûrement publié aussi ceux des ouvriers de la papeterie, s'il avait eu quelque moyen de les connaître !- pour leur prouver d'une certaine façon sa gratitude. Il fait penser à ce grand premier rôle d'une pièce qui fait généreusement et joyeusement aligner en longue file tous les acteurs devant la rampe, si modeste soit le rôle qu'ils ont interprété ce soir-là. C'est justement dans cette disposition, qui à la première place explose en acte spontané que se révèle son socialisme chrétien et son respect infini du Travail. Il n'y avait en tout cela aucune pose, simplement de l'humilité et de la charité. Et c'est avec sincérité que le poète dira plus tard en soupirant que son plus grand espoir était d'apprendre à écrire aussi bien qu'il avait, sous la surveillance de sa mère, poli les chaises de la cathédrale d'Orléans. ; il devait frotter les barreaux avec une étoffe de laine, encore et toujours, jusqu'à ce qu'ils brillent comme un miroir, pendant que sa mère rempaillait les sièges. Sa prolixité n'est-elle pas venue de cette passion de la perfection en toute chose, qui le travaillait ? Il voulait toujours préciser, dire ce qu'il avait à dire, encore mieux que cela avait été dit auparavant, et c'est en recherchant une précision qui serait définitive, absolue, qu'il avait besoin de dix pages là où un autre aurait mis quelques lignes. – Et s'il fallait encore citer des témoignages supplémentaires sur l'importance extraordinaire de son « expérience la plus merveilleuse », il suffirait du seul article *l'Argent*, dont on a dit que c'était une œuvre née du cerveau d'un fou ou d'un saint, et qu'on a adoré ou diffamé plus qu'aucune autre de ses œuvres. Là, Péguy, un socialiste (et Péguy a appartenu au socialisme

dès les bancs de l'école), affirme que ce n'est pas un haut niveau de vie, mais de petites exigences qui rendent l'homme heureux. Songeant à son enfance orléanaise au milieu de petites gens, et surtout songeant à son foyer, il laisse échapper des paroles qui peuvent peut-être faire sourire mais qui sont aussi déchirantes : « *On ne gagnait rien ; on ne dépensait rien ; on vivait de rien , on était heureux.* » Cette phrase ne semble-t-elle pas issue d'un mystère médiéval ?

Le secret particulier de ce bonheur reposait sûrement aussi sur le fait que l'enfance de Péguy était réglée par un rythme qui aujourd'hui, au moins chez le citadin, a complètement disparu. Il liait directement l'homme à la nature, aménageant les jours et les semaines et les mois selon la vie végétale et l'alternance des saisons. De la même façon alternaient les jours de travail et les jours de fêtes, les uns et les autres vécus solennellement et pleinement. Au son des cloches, le samedi, les outils de travail étaient mis de côté, on préparait la maison pour lui donner belle apparence le dimanche ; la soupe avait davantage de légumes et ils étaient meilleurs que les autres jours, les habits de dimanche gardaient l'odeur du linge séché au vent et du repassage, on allait à l'église, on admirait le passage des processions, riches en couleurs, on saluait les voisins, on leur offrait une hospitalité toute simple, chaleureuse, si, nanti d'un pique-nique, on n'allait pas se promener dans la « nature ». Le soir, à la veillée, on racontait des histoires, car en ce temps-là le folklore avait une vie réelle dans la campagne française et chez les petites gens des villes. La grand'mère de Charles Péguy, qui était en même temps la meilleure amie du petit garçon, était une grande conteuse d'histoires. La mère était restée veuve très tôt et n'avait pas beaucoup de temps pour s'occuper de l'enfant ; le père, un menuisier, était mort alors que son fils était dans ses premiers mois. Si bien que la charge de faire vivre la famille reposait sur les épaules de la mère. Mais c'était la grand'mère, qui avait achevé sa vie de labeur, - elle avait été blanchisseuse et jouissait de la réputation d'une femme dure à la tâche – qui était la seule compagnie du garçon. Elle appartenait à cette génération qui ne savait ni lire ni écrire, mais elle possédait en revanche une mémoire extraordinaire. Petite fille, elle avait gardé les moutons comme beaucoup d'enfants du voisinage et en gardant les moutons, on racontait des histoires, interminablement, quand on n'avait pas vent de l'approche des loups et que les moutons pouvaient brouter en paix. Au catéchisme elle avait appris les récits de l'Histoire sainte et son catéchisme, par cœur, rien qu'en écoutant attentivement la lecture qu'en faisait monsieur le Curé, et ainsi possédait-elle une abondante réserve où l'on pouvait puiser. Donc le soir elle s'asseyait et le petit garçon, dans ses jupes, écoutait attentivement, et elle racontait alors tantôt les choses de la terre tantôt les choses du ciel. Et tout ce qu'elle présentait, prenait une forme concrète, matérielle, souvent tout à fait dramatique. Quand elle racontait le Petit Chaperon Rouge, elle était tour à tour le petit chaperon rouge, la grand'mère et aussi le loup qui ouvrait féroce sa gueule, et elle présentait la Passion du Christ de façon si vivante que l'enfant, retenant sa respiration, restait comme cloué sur place. Un cycle distinct de récits était constitué par les légendes de Jeanne d'Arc, qui était restée encore littéralement le centre absolu, réel de la ville, plus authentique que tous les gens qui circulaient dans les rues.

Vraiment, si le destin voulait faire de Charles Péguy l'écrivain qu'il devint, il ne pouvait recevoir de meilleur viatique que celui qu'il reçut dans son enfance ! Et c'est encore lycéen, à une époque où il vivait une crise sévère de scepticisme religieux, qu'il commença à ébaucher son tout premier long drame en vers sur Jeanne d'Arc, exaltant l'énergie miraculeuse de la Pucelle et vivant comme par avance sa foi ardente. L'œuvre fut achevée pendant son séjour à l'École Normale Supérieure. Et la figure de la vierge-soldat reviendra, sous une forme ou sous une autre, dans toute son œuvre : Jeanne était héroïne et martyre, et cette conjonction était aux yeux de Péguy la plus chère de toutes. Jeanne obéissait aux mêmes mystérieux ordres intérieurs que Charles lui-même écouta toujours attentivement. Mais surtout le futur poète reçut en héritage de sa grand'mère sa propre perception du pays et avec cela sa propre langue

et son expression populaire, fraîche, transparente, visuellement vivante, impressionniste, qui se perd à plaisir dans les subordonnées et les incidentes, et dont l'effet est souvent fondé sur les répétitions. Aucun pupille d'un foyer culturel de grande ville, me semble-t-il, n'aurait besoin en France de 30 à 40 pages pour expliquer les états d'âme et les pensées d'un bûcheron dans la forêt en hiver, pour ne donner qu'un exemple. Sa prolixité délibérée peut nous lasser, enfants adoptifs de ce siècle mécanique dont nous parlions au début, mais son authenticité intérieure se révèle de façon absolue, pour peu que nous prenions la peine d'écouter assez longtemps. C'est une autre affaire de savoir si nous l'« aimons » ou non, là n'est pas la question. Et en tout cas nous remarquons que les comparaisons et les visions du poète renvoient à des réminiscences et des images mentales « de première main ». Quand Péguy par exemple parle du Bon Pasteur qui se réjouit que soit retrouvée la brebis perdue, les autres représentants artistiques du même genre paraissent facilement mièvres, quand elles ne sont pas d'écœurants chromos. Mais Péguy a vraiment vu, par les yeux de sa mère et de sa grand-mère, et celles-ci ont vu comme leurs ancêtres anonymes, comment le berger portait la brebis sur ses épaules, de façon qu'elle entourât bien son cou, saisissant d'une ferme étreinte de sa main droite les pattes de devant, de sa main gauche les pattes de derrière, pour qu'après des heures d'angoisse, son existence pût paraître tranquille et assurée. Le Bon Pasteur de Péguy n'est plus une simple créature livresque, il est en même temps en relation mystique avec une expérience originelle séculaire et constamment renouvelée.

\*\*\*\*\*

Mais ce qui m'a particulièrement émue, c'est de remarquer que Péguy dans sa toute première enfance était déjà une personnalité achevée, que les années d'Ecole Normale ne modifièrent pas essentiellement. Il affirme d'ailleurs que ce fut l'expérience la plus extraordinaire et la plus totale de sa vie.

Quand, étudiant frais émoulu de sa province, gauche et humble mais le visage rayonnant d'une lumière intérieure, il apparut dans le cercle de ses camarades parisiens, il en devint dès le premier instant le centre spirituel. Dans *Notre Cher Péguy*, un livre de souvenirs d'une grande finesse et qui est sans doute la plus riche de toutes les biographies de Péguy, qui doit être cité aussitôt après les propres confessions du poète, Tharaud explique la supériorité de Péguy dans son groupe d'amis par le fait que ceux-ci sentaient instinctivement en lui la pureté qu'eux-mêmes avaient déjà perdue. En lui existait cette candeur naïve du cœur qui lui permettait de voir tout ce qui était autour de lui comme particulièrement nouveau et d'une fraîcheur baptismale : « *Près de lui, on se sentait mûrir, on devenait un homme.* » Dans la compagnie de Péguy, tous essayaient de montrer la meilleure partie de leur moi – ou peut-être était-il capable instinctivement d'aimer jusqu'à faire sortir les plus beaux traits de leur caractère ? – en même temps qu'ils se gardaient de déplaire à ce nouveau venu si singulier. Et quand Charles Péguy présenta ensuite à ses amis les plus proches l'idée maîtresse qui selon toute apparence avait occupé son esprit pendant des années, car tout avait effectivement été très élaboré, ses compagnons le considérèrent avec respect et admiration. Il voulait créer un journal socialiste, dont la seule ligne directrice serait de dire « *la vérité, toute la vérité, rien que la vérité* » ; car les grands journaux à direction commerciale, il en était persuadé, étaient en train de conduire la France à la ruine. L'aspect financier de l'entreprise ne l'inquiétait pas extraordinairement, la valeur relative de l'argent lui avait été révélée dès son enfance dans son foyer. Il proposa à son petit groupe d'amis de commencer à recueillir les souscriptions volontaires pour le journal ; les nouveaux amis recueilleraient en sa faveur de nouvelles souscriptions et de nouveaux sympathisants, et ainsi on aboutirait à la création d'une fraternité, un cercle spirituel qui, peu à peu, de l'intérieur, renouvellerait tout le pays et partant toute l'humanité. Bien sûr il allait de soi que tous ceux qui participaient au travail de préparation et d'impression du journal recevraient pour leur travail une rémunération – les

ouvriers manuels recevant nécessairement la même que les intellectuels – mais elle devait être aussi modeste que possible, de façon à dégager un bénéfice. Ce bénéfice servirait à faire avancer les idées, on pourrait grâce à elle distribuer gratuitement le journal aux socialistes et à ces bourgeois libéraux dont on pouvait espérer que les « opinions évolueraient ». Remarquons que le jeune homme ne pouvait imaginer que les autres ne fussent pas aussi concernés par l'entreprise et n'y missent pas autant d'enthousiasme que lui-même : certains considéraient bien sûr comme une affaire d'honneur de pouvoir appartenir à cette fraternité, et leur salaire le plus élevé était de pouvoir servir la Cause !

Et comment la Réalité se comporta-t-elle à l'égard de ces illusions pures, ultraidéalistes ? D'une part, elle en permit la réalisation presque entière, d'autre part elle réserva aux personnes concernées les déceptions les plus amères et qui auraient découragé tout autre que Charles Péguy. Mais le point essentiel est que, quand *les Cahiers de la Quinzaine* après des négociations entre camarades qui durèrent 6 ou 7 ans, commencèrent à paraître – le premier numéro sortit des presses le 5 janvier 1900 -, et qu'ils parurent précisément deux fois le mois pendant 14 ans jusqu'à ce que leur responsable fût appelé sous les drapeaux, ils répondaient intérieurement, avec une exactitude tout à fait surprenante à la conception des années de jeunesse de Péguy. Nés en pleine époque de l'Affaire Dreyfus, en ces années tourmentées et ardentes, où le pays entier et donc presque toute l'Europe étaient divisés en deux camps opposés, sans concession, l'un à l'autre, les premières livraisons de la revue étaient consacrées en très grande partie à cette question. Car Péguy voyait avec une appréhension intérieure que, dans la mesure où « le juste » et « l'injuste » était en question, le cas particulier qu'était l'Affaire avait des dimensions importantes et qui portaient loin. Il faisait remarquer avec effroi que les adversaires de Dreyfus étaient conduits par les intérêts les plus bas, poursuite d'un intérêt personnel, ambitions, un certain instinct de spéculation dépourvu de scrupules qui, au plus profond, visait à la ruine du capital spirituel et millénaire de la France. Pour Péguy, Dreyfus était un martyr et une victime et un héros et donc un saint, mais en même temps un symbole, d'une façon fort proche de celle de Jeanne d'Arc. Si sa cause l'emportait, la loi non-écrite gagnait, la justice divine en tant que telle, et la France étaient sauvées ; si ses adversaires gagnaient, c'était la victoire du mensonge et de l'esprit de parti, et la France trahissait sa vocation. Et quand les politiciens professionnels haussaient les épaules en expliquant gravement qu'en fait on se moquait doucement de savoir si un capitaine juif sans aucune importance, que le gouvernement maintenait en détention à l'île du Diable, était coupable ou innocent, mais qu'il était en revanche capital que on ne mît pas pour un seul homme l'honneur du pays en péril, Péguy répondait avec passion qu'une seule illégalité consciente, un seul acte moralement malhonnête était suffisant pour souiller pour toujours l'honneur de la nation. C'est pourquoi il fallait empêcher, coûte que coûte, un événement aussi affreux, il fallait créer un journal dans lequel le mensonge serait désigné comme mensonge et dans lequel on proclamerait la vérité « *rien d'autre que la vérité* ». Le rêve du jeune étudiant devait être enfin réalisé avant qu'il ne fût trop tard et que la France, conduite par des chefs de parti irresponsables, ne fût précipitée dans l'abîme ! Tel fut le point de départ des *Cahiers de la Quinzaine*, et Péguy maintint fermement le cap, quelle que fût la violence de la tempête autour de lui. Ainsi n'y avait-il si haute institution, y compris l'honorable et vénérable Sorbonne, si puissant fonctionnaire, à la face desquels Péguy n'eût osé lancer le même « *J'accuse* », que Zola avait crié deux ans auparavant et qui avait ébranlé un monde engourdi et lui avait fait comprendre ce qui était vraiment en question. Et Péguy ne déviait pas d'un pouce de sa direction, quelles que fussent les circonstances – et dans l'Affaire Dreyfus, il y avait beaucoup de circonstances inattendues ! A mon avis le jour le plus amer pour lui fut celui où Dreyfus lui-même dévia et accepta de signer sa demande de grâce. Je pense que dans la pensée de Péguy, Dieu avait donné au prisonnier de l'Île du Diable la vocation de souffrir innocemment, pour qu'une purification radicale pût être accomplie en France et que l'âme de

la France fût sauvée : le persécuté n'avait donc pas le droit de renoncer à sa vocation avant que son Mandant ne l'y eût autorisé. Remarquons encore à quel point Péguy s'était pleinement approprié le comportement de Jeanne d'Arc, tous deux n'ayant pour règle de conduite que les Voix intérieures, auxquelles jusqu'à la dernière minute il fallait rester fidèle. Et même si Péguy se réjouissait certainement plus qu'aucun autre que la violence et l'injustice fussent complètement démasquées – et que l'on accrochât en même temps à la poitrine injustement blessée la croix de la Légion d'honneur –, je pense que la « honteuse demande de grâce » lui fit mal au plus profond de son âme ; aucune expiation ne pouvant faire que cela n'eût pas existé.

Une deuxième grande question, qui d'une certaine façon est étroitement liée à l'Affaire Dreyfus, occupa Péguy pendant ses longues années de lutte : le socialisme.

Ce n'est pas sans raison que tous les biographes de Péguy ont fait remarquer que son socialisme était beaucoup plus proche du mode de vie de la communauté chrétienne primitive et de l'idéal franciscain que des théories du rationaliste Karl Marx. Dans son idéalisme naïf Péguy avait pensé que le socialisme était un évangile pour les autres comme pour lui-même. Mais quand à mesure que les années passaient ses yeux s'ouvraient et qu'il remarquait qu'à la place de cet évangile qu'il aimait, l'agent essentiel dans la vie politique était l'organisation, le Parti, qui assurait à ses adhérents les offices, les places, la richesse et le pouvoir, une de ses plus belles illusions s'écroula. Un marxiste orthodoxe eût difficilement accusé la société avec des mots plus brûlants que ceux que le charitable Péguy employa contre elle parce qu'elle condamnait plusieurs de ses membres au chômage, ce qui était aux yeux de Péguy le plus grand crime de la société capitaliste. Mais d'un autre côté il est sûr qu'aucun homme se disant marxiste n'a condamné avec autant d'ardeur le socialisme pour vouloir réglementer le travail ou plus précisément restreindre par règlements le droit de l'homme à faire sa tâche. La journée de travail de 8 heures, prévue par la loi, était dans l'esprit de Péguy un crime contre l'ordre universel, régi par Dieu, et il osa le dire. Il voyait une différence abyssale entre cette pauvreté qui était déjà de la misère et dépossédait l'homme de ses chances de vivre une existence de dignité, et la « pauvreté honnête » que lui, en pensant aux jours de son enfance orléanaise, allait jusqu'à exalter complètement « La pauvreté ennoblit, la misère dégrade » est l'une des phrases inspirées des *Cahiers de la Quinzaine*, que ses adversaires soulignent toujours avec dédain. Il n'est pas difficile de deviner ce que Jaurès, un des anciens proches de Péguy et rédacteur en chef de l'Humanité, pensait et disait d'une telle « interprétation de texte » ! Et quand Péguy assumait avec vigueur la responsabilité de ses paroles sans essayer de les rétracter ou de chercher un compromis, son affaire était claire. Ainsi en allait-il de ce rêveur qui, dès les bancs de l'école, organisait avec ses camarades une collecte pour aider les mineurs en grève et qui toute sa vie se sentit lui-même ouvrier parmi ses frères ouvriers, et à la fin de sa vie simple « outsider » aux paroles de qui aucun « orthodoxe » ne prêtait la moindre attention. « Charles Péguy a trahi la Cause, c'est un petit bourgeois réactionnaire qui veut que le char du progrès fasse marche arrière » disait-on souvent par dérision ; pour d'autres c'était, dans le meilleur des cas, un utopiste qui n'avait pas le sens des réalités, qui n'était pas capable de marcher avec son temps.

Mais à côté de ces deux questions il y en avait beaucoup d'autres qui exaspéraient les esprits contre Péguy. L'une d'elles était sa position religieuse. La France était bien le pays des traditions formelles et précises, mot qui s'étend au domaine des règles et de la discipline spirituelles. Et le même Péguy qui quelques années plus tôt s'était déclaré athée en un temps où sa religiosité latente s'était déjà exprimée sous plusieurs formes, parlait maintenant du Père Céleste comme d'un ami proche, sans pourtant, pour recourir à une expression profane, consentir à « légaliser » ses rapports avec l'Eglise, avant de le faire deux ou trois ans avant sa mort. Et en ce temps-là ce n'était pas une pratique qui agréait à l'Eglise : ses enfants n'avaient pas été baptisés et lui-même n'allait pas se confesser. Quand des proches amis lui

reprochaient ces inconséquences, il ne faisait que leur répondre calmement : « Je suis de la race des anciens bâtisseurs de cathédrales et des croisés et personne ne prie plus que moi. » Et si certains étaient gênés par cette apparente et humaine familiarité avec laquelle il traitait les choses sacrées – pourquoi par exemple n'était-il pas comme Paul Claudel, magnifique figure de proue du nouveau catholicisme, sorte de père de l'Eglise moderne, parlant une langue conforme –, d'autres auraient souhaité que dans *les Cahiers de la Quinzaine*, la piété n'eût pas une liberté de parole aussi complète.

Et puis Péguy était très concerné par les questions de défense nationale.

J'ai tenté il y a quelque temps dans un article d'expliquer ces événements dramatiques – l'apparition provocatrice du Kaiser d'abord à Tanger, puis à Agadir ! – qui en cette année dix-neuf cent onze ouvrirent si brutalement les yeux des Français et leur montrèrent qu'à l'horloge de l'histoire, en ce qui les concernait, il était moins cinq. Le réexamen complet des valeurs devenait inévitable, la plupart des jeunes intellectuels au moins le comprirent. L'esthétisme amusant et énervé céda la place à une volonté active de se défendre, et mieux encore, à un entraînement conscient à la défense, dans lequel le rôle le plus important était dévolu à la pratique systématique de l'entraînement sportif. D'autres, avec à leur tête Charles Péguy, sentaient instinctivement que seul un durcissement général de l'éthique pourrait donner à la nation cette force intérieure qui multiplierait son aptitude à survivre. On ne peut jamais connaître les influences subconscientes, mais il ne serait pas complètement erroné de supposer que le Dieu Père monumental de Péguy qui prend soin des besoins des enfants de la terre et des besoins des Français en particulier a puisé beaucoup de sa couleur et de sa force dans les événements de ces années-là, tels qu'ils se reflétaient dans la pensée de Péguy. Et quand le poète avec tant d'opiniâtreté insiste sur les générations passées et futures, il veut peut-être montrer en même temps que si la France avait durement souffert, elle souffrirait encore quand viendrait la véritable épreuve. Ainsi pourrait-on dire que dans *les Cahiers de la Quinzaine* il n'y a pas pour ces années là une seule production littéraire, un seul article où Péguy, directement ou indirectement, n'ait touché le nerf sensible de son époque. Il n'idéalisait certes pas la guerre comme une « aventure », ce que faisaient beaucoup de fanatiques de ce temps ; il avait été trop proche du pacifisme. Mais l'évidence était l'évidence. Les humiliations nationales subies par la France avaient été trop grandes et dans la mesure où elles se continuaient, cela montrait que toute l'existence politique du pays était menacée et qu'on leur avait donné pour tâche, à lui et à sa génération, de défendre avec leur sang cette « terre promise » qu'était la France. Même le souvenir d'une plaisanterie dédaigneuse de Renan : « *La France dort d'un sommeil de mort, et on ne peut la réveiller* » suffisait à l'effrayer.

Il est donc facile de comprendre que Péguy, qui s'était donné pour tâche de « réveiller » par tous les moyens, là où il estimait que c'était nécessaire, se sentait maintenant le messager de Dieu qui devait réveiller les dormeurs ! Et quand certains voulaient poursuivre leur sommeil, pour des raisons de confort personnel, et quand les socialistes regardaient avec méfiance la montée du militarisme, il s'ensuivait naturellement que Péguy, trouble-fête obstiné, devait être finalement réduit au silence. Et alors dans la petite boutique des Cahiers, chaque jour, comme si on s'était donné le mot, arrivait la lettre de tel ou tel abonné, informant qu'il ne considérait plus comme possible de soutenir un journal qui etc... Mais malgré cela, la revue paraissait toujours aussi ponctuellement, la présentation en était toujours aussi belle, même si le gérant, bien souvent, en servant une nouvelle livraison, ne savait d'où viendrait l'argent qui paierait l'impression ou le papier du numéro suivant. Il essayait de réduire au maximum les coûts, mais il n'y avait vraiment plus de marge pour cette réduction : Péguy avait bien été, par exemple aux premiers jours de l'entreprise, son propre garçon de courses, qui, d'après Romain Rolland, dès six heures du matin, allait recueillir ou apporter les épreuves corrigées. Le cercle étroit des amis demeurés fidèles ne pouvait absolument pas comprendre comment à

la fin de l'année Péguy pouvait s'en sortir, tout en étant encore capable d'avoir le même rayonnement que le jeune étudiant débarquant de sa province orléanaise. Pour garder son âme saine – et l'âme de Péguy était dans toute son intransigeance extraordinairement saine, les rancœurs personnelles et les méchancetés étaient totalement étrangères à sa nature – il sentait dans toutes ses années de lutte le besoin de se reposer de temps en temps et c'est ainsi que naissaient ces petites conversations familières, ces explosions lyriques, ces entretiens confiants avec ses lecteurs, ces confessions qui en particulier aujourd'hui que nous connaissons tous son influence, excitent singulièrement l'esprit. Mais le plus curieux est que c'est justement dans les jours les plus sombres que parut en 1912, dans une des livraisons des *Cahiers de la Quinzaine*, *le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu*, dont nous avons déjà maintes fois parlé et qui est la plus lumineuse de toutes ses œuvres ! Mais il avait des trésors cachés, pour recourir au langage expressif de Juhani Siljo ; la conscience de sa vocation était pour lui littéralement ce bouclier sur lequel rebondissaient les flèches des adversaires et des railleurs. Et les agents extérieurs de son indépendance, de quelque nature qu'ils fussent, Péguy les habillaient d'une formule finement humoristique, que son frère finlandais en poésie aurait sans doute approuvée : « *Ce qu'il me faut, c'est une chaise.* » Cher Péguy, voudrait-on dire avec Tharaud.

\*\*\*\*\*

Et quand en juillet 1914, sonna l'heure de la mobilisation et que le lieutenant de réserve Charles Péguy fut appelé sous les drapeaux, il répondit calmement à cet appel, tout simplement, comme un homme qui savait depuis longtemps déjà que ce jour se lèverait et qui l'avait attendu comme un fermier attend la moisson. Ses amis racontent qu'à l'été 1905, à la suite des démarches belliqueuses du Kaiser au Maroc, il était allé dès le jour suivant au magasin renouveler son équipement pour être prêt à partir dès que ce serait nécessaire. Dans une lettre de l'été 14, il dit que le vieux monde était si pourri qu'il devait nécessairement s'écrouler, pour qu'un nouveau monde, plus beau, pût être bâti sur ses ruines. Il n'aborda pas le combat en gants blancs d'apparat comme telle formation de jeunes officiers, car toute pose était étrangère à sa nature. En revanche, il alla faire ses adieux à tous ceux qu'il savait avoir offensés au cours de ces années et, lui qui ne circulait jamais autrement qu'en tramway ou sur l'impériale des autobus, il loua une automobile pour la journée, pour avoir le temps de visiter tout le monde ! Son cœur devait être pur et libre et rempli de joie, d'autant plus qu'on attendait de lui le plus grand des sacrifices. – D'après ce que l'on sait, il n'éprouvait aucun ressentiment personnel contre l'Allemagne. Simplement, il partait du fait que cette guerre était une « *juste guerre* », comme il le dit dans un grand hymne aux héros morts à la guerre, et qu'elle était un passage obligé pour triompher de la Guerre. Je me suis aussi demandé si son « *expérience la plus radieuse* » n'a pas une dernière fois, instinctivement, éclairé son état d'esprit. Sa mère avait en son temps remis dans les mains du petit Charles un morceau de pain « *plein de paille, de son et de poussière* » que le père avait rapporté en poignant cadeau de retour au foyer, après avoir vécu le terrible siège de Paris et la famine : peut-être Péguy, dont les perspectives sur le passé et le futur furent tout au long de sa vie si nettes, se promit-il à lui-même de poursuivre la lutte jusqu'à une conclusion définitive, pour qu'aucun de ses descendants, pour que personne en France, jamais plus, ne fût contraint de manger ce pain de misère ? Peut-être croyait-il que par les mérites de son sacrifice, un nouvel âge allait se lever sur le monde, comme celui qu'il avait célébré dans son enfance avec les petites gens d'Orléans, et qu'il pourrait maintenant participer à sa construction ?

Le cri de guerre des hommes de Charlemagne était « *Montjoie* » et les érudits considèrent comme probable qu'il était en rapport avec les cris de joie que poussaient les pèlerins devant

la Ville aux sept collines, Rome, quand ils la voyaient pour la première fois s'étendre sous leurs yeux. Tout le temps que j'ai passé en compagnie de Péguy, j'ai cru entendre ce joyeux cri de victoire, qui est comme un cadre de sa vie vécue héroïquement et de sa mort héroïque. Cet écrivain à qui on reprochait de ne pas écrire « en français », ce « *petit caporal de Dieu* » comme l'appelaient ses proches, fut peut-être en tout cas, dans sa réalité la plus profonde, un des représentants de l'esprit français les plus parfaits et les plus purs de toute la littérature universelle.

(Trad. Yves Avril)

**Les avatars médiévaux du « cinquième élément »  
(sur le nouveau film de Luc Besson, « Jeanne d'Arc »)**

*par Pavel Krylov  
(Saint-Pétersbourg)*

Nous aimons tous, chers lecteurs, voir dans les hommes des temps passés nos contemporains. Comme ce serait bien, pensons-nous parfois, de rencontrer un jour dans le métro Jeanne d'Arc ou Napoléon et de bavarder avec eux à propos de tout et de rien !

Le passé nous sert de terrain de jeu. Pour enfilez des perles, allez-vous demander ? Dans le meilleur des cas, pourquoi pas ? Mais c'est plutôt un énorme bac à sable où, enfants d'âge préscolaire, nous remplissons des moules pour faire la dinette. « *La pureté, la simplicité, nous les prenons aux anciens, les sagas, les contes nous les tirons du passé, parce que, le bien reste le bien dans le passé, le futur et le présent.* » - ce sont les paroles de la géniale « *Ballade du temps* » de Vladimir Vyssotski dans le film « *Les flèches de Robin Hood* » - c'est le mensonge sublime qui nous est plus cher que les ténèbres des humbles vérités. Mais la vérité est telle que nous nous voyons nous-mêmes dans le passé, vêtus de toges romaines, d'armures de chevaliers, de caftans de boyards ou de fracs du grand monde. Et voici que nous nous regardons dans ce miroir déformant et que nous pensons : « Les hommes, apparemment, n'ont vraiment pas changé. » Ainsi chaque époque a-t-elle son propre passé et, pour revenir à notre sujet, sa propre Jeanne d'Arc. Victime résignée de l'arbitraire judiciaire dans « *La Passion de Jeanne d'Arc* » de C.T.Dreyer (Renée Falconetti, 1927), sortie des pages de Kafka ; walkyrie noble, intelligente et superbe dans la « *Jeanne d'Arc* » de Victor Fleming (Ingrid Bergman, 1948), qui vient de quitter les commandes d'un bombardier de nuit de la Seconde guerre mondiale ; gentille étudiante studieuse du Quartier latin dans « *Le Procès de Jeanne d'Arc* » de Robert Bresson (Florence Carré, 1962), qu'il n'est pas facile de coller à l'examen - elle répond avec affabilité et politesse aux questions les plus complexes et a du mal à prendre le dessus, quand elle se trompe ; militante du mouvement dissident dans « *Le Début* » de Gleb Panfilov (Inna Tchourikova, 1970) ; femme d'action indépendante et décidée, qui sait se contrôler et diriger son équipe à majorité masculine, mais qui pourtant explose, rarement d'ailleurs, en cris hystériques, dans « *Jeanne la Pucelle* » de Jacques Rivette (Sandrine Bonnaire, 1994). On pourrait allonger la liste infiniment, sans même se donner la peine de remonter aux époques de Voltaire, Schiller, Verdi et Tchaïkovsky.

Le film de Luc Besson vient à temps et il est bien de son temps, et on ne contestera pas à ce metteur en scène le talent de savoir répondre à l'attente des spectateurs. Il revêt les problèmes qui les touchent d'une audacieuse et superbe apparence, et ils trouvent une solution assez simple. L'épopée de la Pucelle d'Orléans dans son dernier film est une décoration scénique qui sert de toile de fond au drame récurrent du Bien qui, nanti de la force, finit par se transformer en Mal. Drame présenté comme le voit un homme au déclin du XXème siècle, maintes fois assailli par les doutes : convient-il de chasser un clou par l'autre, de bombarder un pays parce que son chef a ordonné de tuer cent ou mille de ses sujets, de détruire au nom du triomphe de la légitimité la population de quelques villes, d'échanger des hommes contre des hommes ou contre de l'argent, - convient-il de s'opposer au mal par la violence et de quel côté alors se trouve Dieu ?

Le film de Besson est un continuel procès de Jeanne d'Arc. Le metteur en scène propose au spectateur de siéger au tribunal et de juger si c'est de Dieu que viennent les voix qui ont inspiré à la jeune fille d'assumer la sanglante mission de libérer la France des Anglais, ces Anglais qui tiennent le pays légalement et légitimement. Besson ici n'échappe pas à la tendance à l'équivoque et au jeu sur les significations. Mais le nombre des variantes est réduit à deux, aussi le spectateur candide les saisit au vol tandis que le cinéphile, même s'il n'est pas de l'extrême avant-garde, mais n'ignore pas par exemple « *Les Visiteurs du Soir* » de Marcel Carné ou « *L'Aigle à deux têtes* » de Cocteau, ne trouve pas l'intrigue très compliquée.

De tous les films sur la Pucelle d'Orléans qu'il m'a été donné de voir, le dernier est le moins historique : certains épisodes sont même inventés : la mort de la sœur aînée et l'attitude de la pieuse Jeannette à l'égard de l'eucharistie, et quelques détails : de l'énigmatique habit de femme qu'elle porte au moment du procès, de l'assaut deux jours durant des Tourelles jusqu'au temps bizarrement froid au mois de mai (c'est justement en mai que la jeune fille remporta ses victoires les plus retentissantes, c'est en mai qu'elle fut faite prisonnière, c'est en mai qu'elle périt) et aux habituelles absurdités du dialogue (« Penses-tu », demande à Jeanne un juge en colère, - « que Dieu a pris une décision juste ? » - imaginez un clerc au Moyen-Âge préférer une pareille hérésie !) L'histoire pour le metteur en scène est un moyen d'agir sur les nerfs des spectateurs, de soulever leurs émotions, et il réussit à le faire remarquablement. Le choix même des épisodes doit maintenir le spectateur en tension - le metteur en scène a retenu les moments les plus frappants du destin de Jeanne, qu'il a de plus rendus avec une expressivité excessive. Les caractères des héros sont soulignés de façon schématique, ils n'ont, peut-être, à l'exception du roi, ni les intonations ni les hésitations qui leur conviennent. Chacun d'eux est l'expression d'une idée fonctionnelle : le chancelier La Tremoille, c'est l'hypocrisie de la cour, le comte Dunois, l'expérience de la vie, le duc de Bourgogne, l'amour de l'argent, la reine Yolande, la passion de l'exercice du pouvoir, aussi machiavélique qu'une Catherine de Médicis, Gilles de Rais, le cruel réalisme de la guerre. Dès qu'elle apparaît au milieu d'eux, Jeanne (Mila Iovovitch) ne connaît plus le repos, déchirée tantôt par l'incompréhension de ceux qui partagent son équipée, tantôt par les intrigues de la cour, tantôt, dans la cellule de la prison, par sa conscience agitée, qui suscite un mystérieux inconnu, qui ne ressemble pas à saint Michel Archange, mais qui n'est guère convaincant pour le Béhémoth qui, selon la définition du tribunal, a séduit Jeanne. Pour moi, ce personnage qui est joué par Dustin Hoffmann, est Nicolas L'Oiseleur, une des figures sombres du procès, que presque tous les films et les livres sur la Pucelle d'Orléans ont négligée. Membre du tribunal, il reçut de Cauchon, qui le présidait, la tâche d'engager avec l'accusée, en se faisant passer pour un compatriote et un secret sympathisant, des entretiens confiants dont le contenu fut noté par un secrétaire qui s'était caché là, et qui servit à l'accusation.

L'histoire de Jeanne d'Arc, racontée par Luc Besson, est d'autant plus contemporaine qu'elle est filmée sous la forme d'une belle légende héroïque. Le metteur en scène, au lieu de transposer l'histoire de Roméo et Juliette à notre époque, transporte notre époque au Moyen-Âge. Les valeurs de la fin du XXème siècle se lisent dans chaque phrase de ce film. Il est impossible d'échapper à l'idée que dans ce film le bûcher apparaît comme le châtiment parfaitement légitime des actes cruels que cette petite jeune fille, qui n'a pas su pardonner, a commis pour venger le meurtre de sa sœur. Ce n'est pas pour rien que les serviteurs de l'Eglise lui refusent la confession. (encore une absurdité !) Et l'absolution donnée par le mystérieux inconnu ne paraît guère sérieuse. Le politiquement correct triomphe, et John Malkovitch (Charles VII) a raison : la diplomatie est un moyen plus moral de résoudre les conflits internationaux que la guerre.

*(Trad. Y.A.)*

**« Tu ne tueras point »  
La « Jeanne d'Arc » de Luc Besson**

*par Yves Avril  
(Orléans)*

Luc Besson est, sauf erreur, le trente-huitième cinéaste à avoir choisi le personnage de Jeanne d'Arc comme sujet d'un film. Après Georges Hatot (1898), Georges Méliès (1900), Cecil B. De Mille (1917), Carl Dreyer (1928), Marc de Gastyne (1928), Victor Fleming (1948), Rossellini (1954), Otto Preminger (1957), Robert Bresson (1962), Jacques Rivette (1994), il s'intéresse à cette jeune fille, dont la courte vie et le mystère de la vocation ont hanté les réalisateurs français et étrangers, chrétiens et non-chrétiens. Et nous ne parlons ici que du cinéma : il faudrait aussi, du côté du théâtre, voir comment Shakespeare (*Henri VI*), Schiller, Péguy, Georges Bernard Shaw, Claudel, Brecht, Anouilh, ont interprété la vie et l'action de Jeanne, sans parler des compositeurs comme Tchaïkovsky, Puccini et Honegger. Les actrices les plus diverses lui ont prêté leurs traits : Falconetti, Simoné Genevois, Ingrid Bergman, Joan Seberg, Sandrine Bonnaire... Les cinéastes, impressionnés par un si grand sujet, se sont le plus souvent assurés du soutien scientifique de grands noms de l'histoire et de la littérature : Pierre Champion, Régine Pernoud, Graham Greene, le Père Doncoeur. Le Russe Gleb Panfilov, pour *le Début* (histoire d'une jeune actrice choisie pour interpréter le rôle de Jeanne) avait pris pour conseiller le grand « johanniste » Vladimir Raïtss, qui fut, avec Régine Pernoud, l'un des présidents d'honneur de notre Association et assista à la création de notre Centre de Saint-Petersbourg. Luc Besson a recouru aux services d'Olivier Bouzy, docteur en histoire médiévale et attaché de conservation du patrimoine au Centre Jeanne d'Arc à Orléans.

L'opinion française, à la sortie du film, s'est partagée : j'ai entendu certains regretter que le succès de cette œuvre soit surtout dû aux moyens considérables mis en œuvre, à une publicité tapageuse égale à ces moyens et au public d'adolescents dont le cinéaste, depuis qu'il est connu, s'est assuré la faveur. Mais, comme le faisait remarquer Madame Michaud-Fréjaville, directrice du Centre Jeanne d'Arc, on aurait pu adresser les premiers de ces reproches au film de Fleming (un ami anglais me disait qu'à la sortie du film à Londres en 1948, les places devaient être retenues plusieurs semaines à l'avance) ; quant aux moyens employés, pour le film de Marc de Gastyne, en 1928, on mobilisa l'armée française qui mima, en costumes médiévaux, la levée du siège d'Orléans (sous les murs de Carcassonne).

Luc Besson a retenu de la vie de Jeanne : Domrémy (mais non Vaucouleurs), Chinon, Poitiers, Orléans, Reims, Compiègne et Rouen, ces étapes étant abordées chronologiquement. C'est dire que la structure d'ensemble est classique. Dès l'entrée, avant même que n'apparaisse le titre, s'inscrit sur l'écran le commandement biblique : « Tu ne tueras pas », et lorsqu'on arrive à la fin du film, on est tenté de se demander si l'auteur n'aurait pas préféré donner à son œuvre ce titre, malheureusement déjà utilisé par le réalisateur polonais Kieslowski. Car la dernière partie tourne de façon obsédante autour de cette question : Jeanne a-t-elle tué ? Et, sinon, avait-elle le droit de laisser tuer, et même, par son action, d'inciter à l'homicide ? Question que me posait, il y a quelques années, un membre du Mouvement pour

la Paix : comment a-t-on pu canoniser une femme qui a entraîné des hommes dans la guerre et donc inciter à tuer son prochain ? Il n'est donc pas étonnant que le réalisateur ait mis l'accent sur la violence, un accent terriblement insistant qui fait dire à ceux qui ont vu le film : « C'est très (trop) violent. » Mais si la guerre est effectivement violente, Luc Besson est surtout de sa génération, une génération où l'allusion, l'évocation, la suggestion disparaissent au profit de la représentation dite réaliste, d'ailleurs fort exagérée par la couleur (le sang-hémoglobine coule en flots si abondants qu'une giclée en atteint la lentille de la caméra et qu'instinctivement on se passe la main sur le visage). On se prend à regretter le temps où la violence était montrée de façon infiniment plus stylisée : qu'on pense au *Falstaff* d'Orson Welles ou à *Alexandre Nevski* d'Eisenstein.

Cette violence débute à Domrémy où les Anglais (les Bourguignons ?) incendient le village, massacrent les habitants, et violent et tuent Catherine, la sœur de Jeanne, sous les yeux de l'enfant terrorisée. Des incursions anglo-bourguignonnes eurent effectivement lieu à Domrémy, en particulier en 1428 où Jeanne, âgée de 16 ans, dut fuir pour quelque temps son village pour le retrouver, à son retour, incendié, mais sa sœur Catherine, morte depuis quelque temps, ne connut absolument pas le sort affreux qu'imagine Luc Besson. Pourquoi cette invention (invention, et non contre-vérité, souligne Olivier Bouzy) ? Parce qu'aujourd'hui un film ne peut plus se contenter de sang, même répandu généreusement, et que notre époque, soucieuse des droits, sinon du respect, de la femme, exige la représentation d'un viol ? Ou est-ce pour donner à Jeanne une raison purement humaine, la soif de vengeance, de répondre à l'appel de ses Voix ?

Parlons des Voix, ou du surnaturel. Que voit-on ? des nuages qui filent, des rafales de vent, le balancement obsédant d'une énorme cloche, une horde de loups (photos magnifiques), un enfant en plein champ assis sur un trône, où il est bientôt remplacé par un jeune homme aux traits fatigués, aux yeux flous, qui semble vouloir figurer le Christ (?), toute une série de mystérieuses visions qui se succèdent dans un mouvement qui donne le vertige et dans le vacarme du Dolby stéréo, une épée immense et lumineuse aux côtés de Jeanne étendue sur l'herbe les bras en croix (cette apparition d'une Excalibur au milieu d'un champ paraît-elle au metteur en scène plus vraisemblable que la découverte que fit Jeanne, selon la tradition, d'une épée à Sainte-Catherine-de-Fierbois ?). On ne saurait reprocher à Luc Besson de ne pas croire au surnaturel, mais pourquoi le remplacer par le fantastique ? Est-ce une réminiscence des « prophéties de Merlin » ? Et malheureusement ces visions, on les reverra bien souvent au cours du film. D'ailleurs, ce qui touche au domaine de la foi et du sacré est en général évoqué d'une façon qui allie le mauvais goût et le grotesque : ainsi de la communion au Sang du Christ que la jeune enfant, dans sa hâte de recevoir le sacrement, se donne elle-même en ouvrant le tabernacle (effets appuyés de vitraux) ; ainsi de la Sainte Ampoule de Reims qu'un évêque affolé (ce vieil homme un peu sénile est-il vraiment l'ambigu chancelier de France Regnault de Chartres ?) trouve vide au moment du sacre et que Yolande d'Aragon, très présente dans le film, qui la donne pour une politique machiavélique, s'empresse cyniquement de remplir en tirant de sa poche une fiole remplie d'huile ; ainsi de ce moine (Méphistophélès ? Grand Inquisiteur ?) qui apparaît magiquement à Jeanne prisonnière, joue le rôle de sa conscience torturée et torturante, et finalement la confesse, ôtant son rôle historique à Martin Ladvenu.

Les compagnons de Jeanne sont présentés d'une manière fort conventionnelle, mais plutôt sympathique : le bon La Hire, le cynique Gilles de Rais, le « beau d'Alençon », le bourru et fidèle Dunois, le jeune et tendre Jean d'Aulon (à qui le réalisateur fait jouer le rôle du Dauphin lors de la célèbre entrevue de Chinon). Charles, léger comme il convient, n'est pas si pâle ; il n'est pas « chargé », non plus que Cauchon qui n'a pas le visage et la conduite diaboliques qu'on lui voit dans d'autres films. Mais la scène de l'entretien secret entre Jeanne et le Dauphin est d'une niaiserie insupportable. On entrevoit le duc de Bourgogne, Philippe le

Bon, qui rend visite à sa prisonnière et lui crache son mépris, ce qui est une interprétation gratuite de cette entrevue, dont on ne sait comment elle s'est déroulée.

Beaucoup des traits et des attitudes que l'auteur prête à son personnage principal sont confirmés par les témoignages du temps : la piété et la pitié, l'horreur des jurons et des blasphèmes, les violentes colères, les moments d'abattement et les larmes, le courage, la témérité, l'entêtement. Le procès de Rouen, dont nous pouvons depuis Quicherat suivre en détail le déroulement, est l'épisode le plus court d'un film qui m'a paru très long (un des clercs présents, me semble-t-il, ne connaît pas très bien ses prières en latin, mais il est vrai que j'ai vu le film dans sa version française). Sans doute Luc Besson n'a-t-il pas jugé utile de reprendre les répliques que tout le monde connaît par cœur et de refaire ce que d'autres, Dreyer, Bresson, avaient déjà fait. Mais nous n'avons plus dès lors, le plus souvent, qu'une Jeanne égocentrique, déchaînée, torturée, haletante, en proie à ces visions dont nous avons parlé et qui sont une véritable misère.

Reste qu'il y a de fort belles images : plus que les maisons médiévales reconstituées, j'ai aimé la vue d'Orléans de la rive gauche du fleuve, une assez belle scène où Gilles de Rais essaie de convaincre Jeanne que les soldats sont fatigués, qu'on ne peut plus continuer ainsi, que le roi les a abandonnés ; quelques paysages : champs, forêts sombres, presque noires. La musique en revanche est, comme on pouvait malheureusement s'y attendre, un désastre : en général bruyante et conventionnelle, mieux vaut ne pas parler de celle sur quoi le film prend fin.

(article déjà publié dans *la Revue Universelle*)

